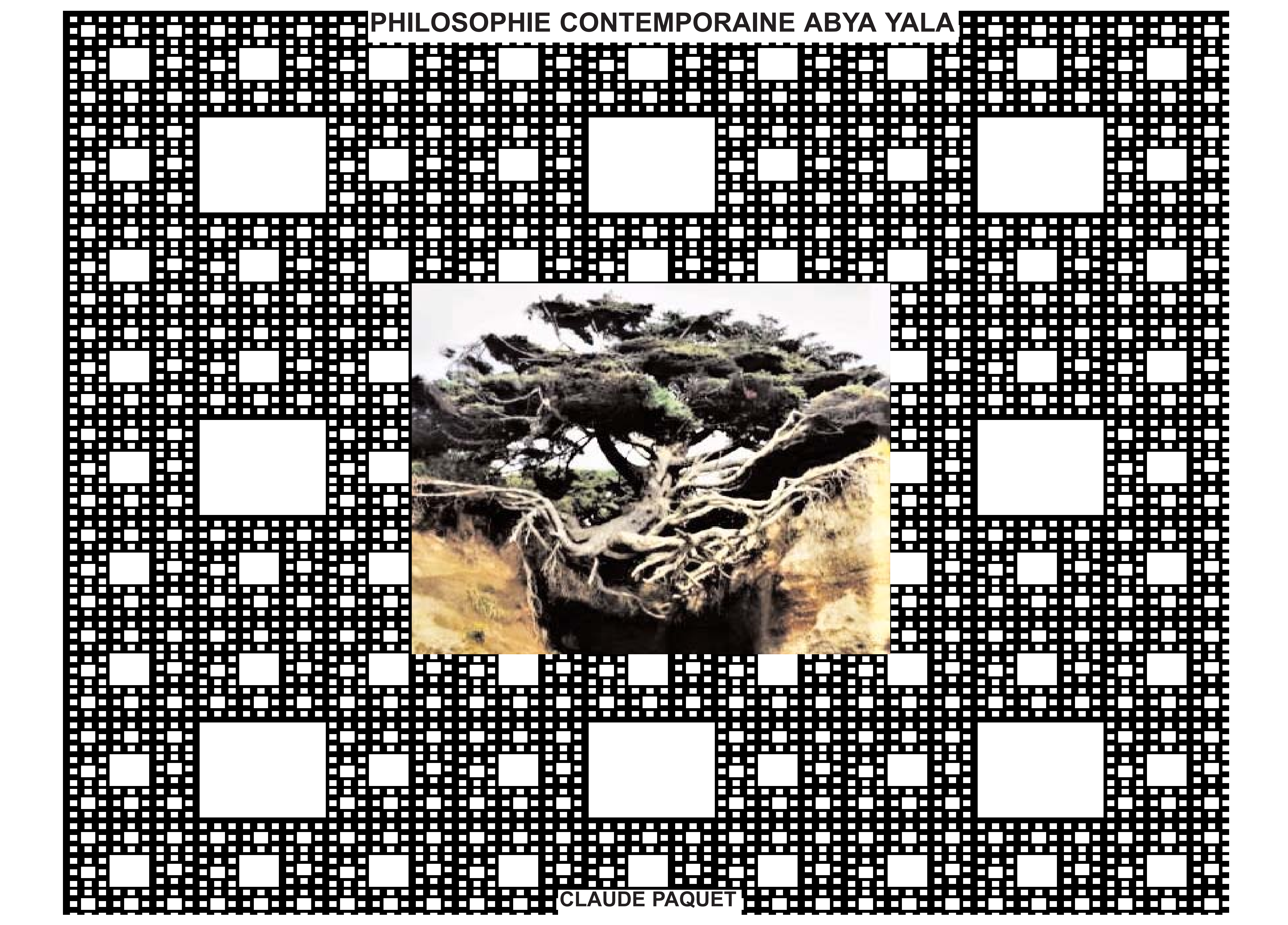

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE ABYA YALA
CLAUDE PAQUET

LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE DE ABYA YALA

Il y a cinq siècles que les conquistadores ont brûlé les livres écrits par les penseurs du Mexique et du Guatemala.

L'autodafé volontaire des livres Mayas au XVI ème siècle.



Ce dimanche 12 juillet 1562, sur la grande place de San Miguel de Mani au Yucatán, la fumée et les cendres de l'Inquisition emportent 5 000 précieux codex, parchemins délicatement enluminés de couleurs végétales, peints à la brosse de hérisson, des statues de bois finement gravées, des manuscrits en peau de daim et en écorce de figuier sauvage."

Debout face aux flammes, l'inquisiteur affronte le diable. Le feu gronde, noircit, dévore, et autour de la fournaise s'élève une longue plainte, celle des Indiens pendus par les pieds, battus de verges, tondus et aspergés de poix bouillante. Un peu plus loin, d'autres indigènes attendent, tête basse, hérétiques coiffés du san-benito, la casaque jaune dont on revêt ceux promis au bûcher de l'Inquisition.

Aujourd'hui, ces classiques renaissent de leurs cendres tels autant de phœnix. Le hasard veut que cette conjonction philosophique prenne place exactement cinq cents ans après que Moctezuma II (1466-1520), le porte-parole (tlatoani) de la Triple Alliance azteca, a rencontré le conquistador Hernán Cortés au seuil de sa capitale en novembre 1519. Après commence la destruction des manuscrits non chrétiens dans les bibliothèques des peuples nahua et maya par les zélotes venus d'Europe.

Ces textes manuscrits expliquent, enseignent une philosophie largement oubliée, celle des habitants originels de Mésoamérique : les Nahua, locuteurs du nahualt (également connus comme Mexica ou Aztèques, des hauts plateaux du Mexique) et les Maya (qui vivent au Guatemala, Belize, Honduras, et au sud du Mexico).

Déjà, dans les années 1530, le frère espagnol Bernardino de Sahagún apprenait que les sociétés nahua, ou aztèques, avaient leurs propres savants, les tlamatinime- ce substantif au genre neutre se traduit par " connaisseur.se des choses ", " sage ", " philosophe ". Ces philosophes se vouaient à l'écriture, préservant les classiques littéraires nahua, et éduquaient les enfants des deux sexes, dès l'âge de huit ans, aux questions existentielles. Plusieurs d'entre eux étaient des femmes, et ils/elles bénéficiaient d'années d'enseignement dans des calmecacs -institutions nahuas d'éducation supérieure. Les philosophes prenaient soin de, et

recopiaient le contenu des livres, la banque mémorielle de leur société. Les Nahuas considéraient que ces tlamatinime, qui incluaient également des poètes et des historiens, exerçaient un leadership intellectuel et moral.

Quand Sahagún réalisa - avec l'aide de collaborateurs indigènes tel Antonio Valeriano - la profondeur de la pensée de ses informateurs nahua, il louangea ces anciens, les élevant au rang de " sages ou philosophes " (sabios o philosophos). C'est ainsi que, un siècle avant Descartes, devançant l'émergence de la philosophie européenne moderne, nous savons maintenant que de même que chez les " Grecs, Romains ", il était " de coutume en cette nation indienne " de tenir " les sages, éloquents, vertueux, et courageux " en " haute estime ".

La philosophie nahua
L'argument nahua pour une " vie digne ", ou plus exactement " enracinée " (rooted life), neltiliztli, " fonctionne en termes éthiques à la manière de l'eudaimonia d'Aristote ". Cette perspective grecque est comparable au concept nahua des vertus (ce qui est " bon, noble " : qualli, yectli) : ainsi la sagesse nahua " porte un regard qui en termes éthiques est similaire à celui d'Aristote ".

À partir des années 1540, quatre décennies durant, Sahagún transcrivit le contenu de ses entretiens avec les anciens des Nahuas. Ils écrivirent d'abord en nahualt, puis dans l'alphabet romain, avant de traduire en espagnol. Il en résulta une encyclopédie bilingue de 1200 pages, contenant plus de 2400 illustrations tracées par des artistes nahua, intitulée L'Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne - connu aujourd'hui comme le Codex de Florence. Ces livres du XVIe siècle, dont la traduction en anglais, achevée en 1982, nécessita trente ans de travail, couvrent l'ensemble du savoir nahua, de l'histoire aux sciences naturelles, de l'économie à l'astronomie, en passant par la philosophie.



La redécouverte des manuscrits mésoaméricains
Par chance, il est d'autres manuscrits mésoaméricains qui ne disparurent pas lors des pillages et des autodafés des colons espagnols. Des milliers de pages furent copiées et préservées. Aujourd'hui, elles reviennent à la vie, par des efforts de déchiffrage, de traductions, d'études nouvelles. Le plus célèbre texte maya est le Popol Vuh (" Livre du Conseil ", ou " Livre de la Communauté "), posé par écrit au mlieu du XVIe siècle au nord de l'actuelle Guatemala City. Cet ouvrage décrit les origines et l'histoire du peuple maya des K'iche', qui compte aujourd'hui plus de 1,5 million de personnes au Guatemala. Et il donne voix aux femmes ; le mot " grand-mère " y est cité deux fois plus souvent que celui de " grand-père ".

Avec le déchiffrage des glyphes maya durant ces dernières décennies, de nouvelles voies sont désormais ouvertes aux philosophes. Des sentiers qu'emprunte McLeod, quand il stipule dans l'introduction de son dernier livre sur la philosophie maya : " Aujourd'hui, pour un philosophe qui,

comme moi, n'a pas étudié l'archéologie, il est désormais possible et constructif d'explorer les pensées des Anciens Mayas d'une façon inenvisageable il y a seulement vingt ans. Le savoir exhumé, déchiffré, compris et accumulé en matière d'écriture et de culture maya rend possible l'exercice de la philosophie maya comme tradition philosophique. "

Une telle acceptation est une situation inédite pour la philosophie mésoaméricaine classique. En 1956, quand M. León-Portilla publia sa thèse doctorale sur la philosophie nahua, La filosofía náhuatl estudiada en sus fuentes (" La philosophie nahua étudiée en ses sources "), le terme " filosofía ", philosophie, prêtait à controverse : pouvait-on réellement parler de philosophie quand on évoquait les peuples autochtones des Amériques, quand le seul nom d'Amérique évoque l'impérialisme européen qui nomma ainsi ces continents ? Ces terres étaient dites Cemanahuac - " Entouré d'eau " - en nahua, et Abya Yala - " Terre généreuse " - en kuna, langue parlée dans l'actuel Panama.



Les éditions de l'Université d'Oklahoma (The University of Oklahoma Press) résolurent le dilemme, en remplaçant, dans la traduction en anglais de la thèse de M. León-Portilla, le terme " filosofía " par l'expression " thought and culture " - " pensée et culture ". C'est ainsi que l'édition anglaise reçut le titre d'Aztec Thought and Culture: A Study of the Ancient Nahuatl Mind (1963).

Mais quel que soit le titre posé sur la couverture, en anglais comme en espagnol, le contenu restait explosif : car M. León-Portilla entendait démontrer dans cette étude que les philosophes locuteurs du nahua (tlamatinime) s'étaient attaqués, de manière purement rationnelle, à des réflexions sur la conscience d'être soi ! Des réflexions que l'on disait volontiers propres à une pensée grecque classique, développée à l'époque des sophistes et de Socrate, quitte à concéder que certains penseurs orientaux avaient pu esquisser des réflexions similaires.

En soutenant cela, M. León-Portilla faisait écho à Sahagún, qui écrivait quatre siècles avant lui la ligne suivante, issue de confidences de ses informateurs indigènes dans la première moitié du XVIe siècle, à propos du rôle d'un philosophe parmi les Nahua : " Il agit tel un miroir devant les autres ; il les rend prudents, attentifs. " Ce que M. León-Portilla rend selon les termes suivants : " À nouveau, il y

a similarité avec la pensée éthique de la Grèce et de l'Inde : l'homme a besoin de se connaître lui-même, d'accéder au gnóthi seautón de Socrate. "

La pensée nahua au prisme des défis du XXIe siècle

Alors que nous entrons, en ces années 2020, en un monde qui pourrait connaître des extrêmes tout autant politiques que climatiques, ce serait peut-être une bonne idée que, nous aussi, nous mettions un miroir devant nous. Pour passer de l'autre côté, pourquoi pas en une renaissance, sinon une révolution de la philosophie mesoaméricaine ? Nous qui nous habituons doucement à vivre en une ère de fake news diffusées sur un réseau numérique aux ramifications mondiales, qui nous apprêtons à connaître la multiplication d'événements météorologiques extrêmes, qui pourrions céder à des intelligences artificielles le contrôle de nos existences, qui regardons les démocraties vaciller au bord du précipice…

En une telle ère, il est temps de se poser quelques questions fondamentales et existentielles. Nous pourrions par exemple reprendre à nouveau frais l'énigme formulée par un des grands philosophes précolombiens du XVe siècle.

EXERGUE : " Moi, Nezahualcoyotl, je demande : Est-il vrai que l'on vit réellement sur terre ? "

Nezahualcoyotl était un roi-philosophe nahuatl. Mécène des arts, il contribua à l'embellissement de la cité-État de Texcoco, centre intellectuel situé légèrement à l'est de la ville connue aujourd'hui comme Mexico, en bordure du lac Texcoco, aujourd'hui asséché. Nezahualcoyotl ordonna en son temps la construction d'aqueducs qui amenèrent l'eau courante dans la ville. Et il fit construire des halls dans les palais, afin que puissent s'y rencontrer les philosophes, artistes et poètes.



Nezahualcoyotl (28 avril 1402 - 4 juin 1472) était un érudit, philosophe (tlamatini), guerrier, architecte, poète et souverain (tlatoani) de la cité-état de Texcoco de la triple alliance mexicaine.

Mais en matière de philosophie proprement dite, Nezahualcoyotl ne donnait jamais de réponse claire à ses questions, et il s'exprimait par énigmes. Il préférait ainsi prendre comme objet de réflexion notre manque général de connaissances, notre condition de " mortels que nous sommes, humains, toujours et encore ".

Nezahualcoyotl s'inquiète : " Je suis intoxiqué, je sanglote, je pense, je parle, et en moi-même je le découvre. " Il pose à ses lecteurs et auditeurs des questions existentielles : " Que cherche votre esprit ? Vers quoi incline votre cœur ? […] Peut-on espérer quelque chose sur terre ? "

À l'aube d'une nouvelle décennie, de telles questions fondamentales semblent plus pertinentes que jamais si nous entendons vraiment fonder une " vision globale 2020 ". Le Sommet Action Climat des Nations Unies, ou des activistes telle la jeune Greta Thunberg, mettent sous pression les politiciens, décidément trop englués dans le court-terme pour faire face à une crise climatique. Les appels collectifs à des actions coordonnées à l'échelle

planétaire se multiplient.

Il est possible qu'une prise de conscience élargie se fasse jour, simplement parce que nous allons nous mesurer à des défis globaux. Et en ce cas, parmi les inspirations philosophiques qui nous permettront de faire face à ces menaces existentielles, nous pourrons trouver de l'espoir dans les traditions philosophiques classiques de l'Amérique précolombienne. Simplement parce que, 550 ans plus tard, la question posée par Nezahualcoyotl reste d'actualité : Qu'est-ce que la réalité ? Qu'est-ce qui est vrai ? Et comment conserver notre équilibre sur notre " terre qui se dérobe sous nos pieds " (tlaticpac) ?



Telle était la nature des questions que se posaient les philosophes nahua dans ce qui est aujourd'hui le Mexique central.

Leur rôle était de " tendre un miroir à autrui ". Le ou la philosophe devait amener par cette analogie les gens à être " prudents ", à voir apparaître " un visage (une personne) en eux ". Parce que nous ne sommes que de passage sur cette terre : " Nous ne sommes venus ici que pour nous connaître " Le scepticisme des plus grands penseurs mésoaméricains fait écho aux réflexions rationnelles d'un Socrate.

Les écrits des peuples indigènes du XVIe siècle nous apprennent que parmi les Nahua, des femmes étaient considérées comme d'importantes philosophes. Un chroniqueur rapporte que la " Dame de Tula " a eu des discussions philosophiques avec Nezahualpilli (1664-1515), le leader élu de Texcoco, éduqué sous les meilleurs auspices puisque fils de Nezahualcoyotl - déjà évoqué. Cette " Dame de Tula " était décrite ainsi : " Elle était si sage qu'elle pouvait argumenter avec le dirigeant et les plus sages de son royaume, et elle était aussi une poétesse hors du commun. "Une autre intellectuelle connue s'appelait Macuilxochitl. Née vers 1435, elle est l'auteure d'un poème impérieux sur la manière dont des femmes sauvèrent un dirigeant ennemi en 1476. Son poème com-

mence sur ces mots : " J'élève mes chants, moi, Macuilxochitl, pour réjouir Celui-qui-donne-la-vie, que la danse commence ! " Alors que l'Europe chrétienne punissait la nature pécheresse des femmes - sorcières sur le bûchers de l'Inquisition, les autochtones mexicains célébraient la fertilité féminine comme un lien direct vrs la nature et la terre… "

Si nous nous référons à L'Histoire générale…, le travail encyclopédique compilé par Sahagún au XVIe siècle, et plus spécifiquement à son Livre VI, consacré à la " Rhétorique et à la philosophie morale ", nous y découvrons un passage crucial, qui concentre en quelques mots la métaphysique nahua. C'est à ce moment où une philosophe (tlamatini) donne à sa fille le conseil suivant, se référant " aux nobles femmes, aux vieilles femmes, à celles qui ont les cheveux blancs, [elles qui] nous ont élevées telles que nous sommes " : " Nous nous déplaçons, et nous vivons, autour du sommet d'une montagne. Par là se trouve un abîme ; et par ici se trouve un abîme. Si tu vas là, ou si tu vas ici, tu chuteras. Ce n'est qu'au milieu [tlanepantla] que tu te dois d'aller, que tu te dois de vivre. "

Cette " philosophie de l'équilibre " qui nous permet de vivre sur cette " terre glissante " est une part vitale de la philosophie nahua. Cette pensée pourrait bien être applicable à notre époque : qui, parmi nous, n'a pas aujourd'hui le sentiment de cheminer sur la crête d'une falaise ? Qui pense être à l'abri de se sentir prochainement glisser sur une pente de plus en plus rocailleuse, de plus en plus forte, jusqu'à chuter dans un gouffre ?

Les penseurs nahua défendaient qu'il fallait rechercher une foulée mesurée, une voie du milieu associant l'être et le vivre, comme le souligne James Maffie dans Aztec Philosophy: Understanding a World in Motion (2014) - Un livre dévolu à la seule métaphysique nahua ; son prochain ouvrage, Toltecayotl: An Aztec Understanding of the Well-Ordered Life, portera sur l'éthique nahua et son concept de bien-vivre.

Teotl est un concept-clé de la pensée nahua : c'est une puissance, une énergie autonome, dynamique, qui s'engendre elle-même, qui " vivifie le cosmos et ce qu'il contient ", pour citer J. Maffie. Teotl est, en termes métaphysiques, à la fois immanent et transcendant.

Selon le point de vue panthéiste nahua, qui ne hiérarchise pas le monde entre céleste et terrestre, la vie est essentiellement un mouvement d'entretien permanent de l'équilibre - en sachant que l'abîme se trouve toujours à une enjambée de distance. Si nous devions suivre le conseil des penseurs nahua, nous devrions agir avec plus de soin, jaugeant en permanence les conséquences de nos paroles et de nos actes sur la société. La vérité (neltiliztli) est quelque chose que nous devons chercher en étant authentiquement enracinés en nous-mêmes. C'est ainsi, estime J. Maffie, que la vérité devient non une question sémantique mais une façon d'être et de faire, un mode de vie. Le concept nahua de vérité peut s'appréhender en termes ontologiques, comme une alètheia heidegerienne fermement établie en l'être. Le sens entier du concept nahua de neltiliztli " inclut un composant heidegerien inaliénable, à savoir l'alètheia non référentielle, le dévoilement ", a soutenu Willard Gingrich.

Une vision encore plus cosmologique nous vient des hauts plateaux du Guatemala. Là où s'est développée la civilisation maya avancée, avec la cité de Tikal (Yax Mutal) comme épicentre, dans la période classique (250-900 de notre ère). Les Maya ne créèrent pas seulement une architecture et un art parmi les plus impressionnants du monde. Ils développèrent une numération de base 20, qui utilisait le zéro positionnel dès l'an 36 avant notre ère- le plus ancien usage attesté du zéro -, et un système d'écriture logosyllabique quelque 1800 ans avant qu'arrivent les Européens. Le déchiffrement des différentes combinaisons des 800 signes - graphèmes qui combinent, comme l'indique le terme logographique,
1) le fait d'être des symboles correspondant à des mots (lemmes)
2)pouvant se lire phonétiquement comme des syllabes - est toujours en cours. En 2018, des tests chimiques ont prouvé que le codex maya de Mexico (connu antérieurement comme " codex Grolier "),

tardivement réapparu en 1964, était authentique. Ce document de glyphes syllabiques, en pages faites d'écorces et pliées, a été achevé au plus tard en 1154, ce qui en fait le plus ancien livre d'Amérique aujourd'hui.

Le Popol Vuh, classique maya par excellence, nous raconte comme les différents peuples autochtones, parlant autant de langues très différentes, s'assemblèrent tous dans un lointain passé, dans l'attente partagée du lever du Soleil. Convergeant sur les rives de l'océan Atlantique, regardant vers l'orient, ces peuples divers furent " ensemble liés et exposés comme unité face à la lumière ". Lisons ce qu'en dit la nouvelle traduction du Popol Vuh par Michael Bazzet : " Quel que soit le nombre des communautés / qui existent au monde aujourd'hui / quelque infini que soit que soit le nombre des humains / L'aube est la même pour tous. "

notre monde global. La philosophie des Maya nous enseigne ainsi que la Création n'est pas quelque chose d'unique, qui ne serait arrivé qu'une seule fois ; la Création est un processus permanent.

Par moment, les avertissements des scientifiques sur le changement anthropique que connaît le climat en notre XXIe siècle semblent faire écho à des pans entiers de la philosophie maya, à des passages de son " Livre des conseils " ou Popol Vuh. C'est maintenant, plus que jamais, qu'il semble pertinent de penser notre planète comme une recréation permanente. Peut-être est-il temps de cesser de penser que nous vivons dans un monde stable, créé une fois pour toute, une planète assemblée voici quatre milliards d'années. Nous pourrions aussi considérer que nous-mêmes, et nos actes, et chacun de nos souffles, sommes autant de parts de la création tion continue de la Terre - ce que pourraient dire les Maya.

En ce monde qui fait face à la fois à un changement climatique massif et à la désunion des sociétés, les idées maya font plus que jamais sens. Dans son dernier ouvage, Alexus McLeod compare la philosophie maya au taoïsme chinois, en vue d'en dégager des dynamiques similaires. Il souligne également la pertinence de la cosmovision maya, pour laquelle nos actes sont une part de la " création permanente du monde ", pour appréhender



De cette façon, nous pourrions nous percevoir comme co-créateurs, nous aidant les uns les autres à modeler le monde de demain. Ce serait peut-être la meilleure façon de répondre au défi de notre crise climatique globale, en nous unissant autour d'un objectif commun qui matérialiserait la nécessité de nous penser solidaires. Parce que " l'aube est la même pour tous ", il nous faut envisager toutes les communautés, tous les humains comme " ensemble liés et exposés comme unité face à la lumière ".

Si nous ajoutons à cela la philosophie nahua d'appréhension d'un monde en mouvement, toujours attentive à ne pas glisser vers l'abîme tout en progressant sur cette sente de terre glissante, au long d'une falaise abrupte, qu'est la vie terrestre, nous pourrions peut-être nous projeter dans une nouvelle aube - en termes philosophiques. Et qui sait ? Un jour, si nous nous donnons la peine de les écouter, les philosophes classiques de Mésoamérique - dont les descendants et les héritiers culturels sont toujours vivants, et entretiennent cette pensée au Mexique, au Guatemala, à Belize et au Honduras - pourraient nous aider à mieux nous connaître nous-mêmes.

En l'attente de ce jour, nous avons toujours besoin de philosophes capables d'agir " tel un miroir devant les autres " - la seule façon de nous rendre tous prudents et attentifs aux conséquences de nos actes. Pourquoi tout cela pensez-vous ? Pour retarder une nouvelle fin du monde peut-être ? Mais de quelle fin du monde parlons-nous ? Pour les Mésoaméricains, elle a déjà irrémédiablement eu lieu par une nuit d'octobre 1492, et a continûment lieu depuis cette date : elle définit l'état du monde. La fin du monde, c'est les Blancs.

Le chaman yanomami Davi Kopenawa, l'auteur avec Bruce Albert de cette œuvre " fantastique " qu'est La chute du ciel, à laquelle Ailton Krenak rend hommage dans son petit livre, est lui aussi souvent au potager. Il s'y rend pour y travailler la terre chaque fois que ça va mal. Et ça va mal.

Ce mal, Antonin Artaud, avant de le fuir, sur place ou au Mexique, chez les Tarahumaras, l'a désigné à la gueule de ses compatriotes comme " le mal blanc " : le simple passage sur une île d'un navire qui ne contient que des gens " bien-portants " et provoque l'apparition de maladies inconnues, des maladies qui, dit Artaud, " sont une spécialité de nos pays " - " zona, influenza, grippe, rhumatismes, sinusite, polynévrite, etc., etc. " À quoi, depuis cinq siècles d'histoire dérobée à l'île-Continent Abya Yala, il faut ajouter toutes ces machines d'extraction capitaliste de minerai de vies, minérales, végétales et animales, qui, en œuvrant inéluctablement à travers space colonial, ont couvert la Terre d'épaisses fumées

épidémiques asphyxiantes, toutes les formes de mort ou, si l'on préfère, d'inexistence, inventées par l'Europe des puissants et des mangeurs d'or : le culte de Jiji Cricri, l'État-Nation et sa monnaie frappée, le Droit, la Science et la Philosophie royales des Universités, le travail contraint, la dépendance alimentaire, vestimentaire, médicale et scolaire, les guerres d'extermination, la prostitution des femmes, l'alcool et les objets à profusion.

Tout ce qui, chez nous comme partout où le mal blanc a fini par s'étendre (puisqu'il ne fait de doute pour personne qu'il s'est d'abord déclaré de notre côté de l'Océan), accomplit par immunité adaptative, cette formidable dégénérescence de l'humain qu'est sa clientélisation : son incapacité foncière à ajouter du monde au monde sans l'acheter en boîte dans un commerce, à l'état de marchandise - fut-ce même comme un livre - au prix d'immenses destructions de ressources. Une immunité acquise qui fait de chacun d'entre nous, consommateurs d'objets et d'idées, de terribles porteurs asymptomatiques des agents pathogènes du capitalisme étatique et reconduit le plus souvent cette conviction d'innocence, qu'Artaud dénonce comme notre manque de " culture ", tellement caractéristique des colonisateurs blancs, " bien-portants " seulement d'avoir trop longtemps séjournés dans un bain de déjections urbaines et d'avoir survécus aux maladies mortelles qu'il y ont contractées, à force d'en mourir par millions.

On ne comprendra pas la pensée et le message de grande envergure du petit livre qu'Ailton Krenak adresse aux Blancs - par l'entremise d'universitaires amicaux et bien-portants venus l'interroger dans son potager - si l'on ne parvient pas à se situer au point de contact où il se trouve avec nous depuis cinq siècles. Il est vrai que les Indiens nourrissent les imaginaires de nombreux brésiliens, et plus encore peut-être de nombreux euro-occidentaux, tant il est vrai que la presque totalité de leurs traités modernes d'économie, de politique et de métaphysique, reposent sur des fictions théoriques, le plus souvent racistes, parfois panégyriques, des modes d'existence des peuples " sauvages ". La pandémie en cours dans le monde des " bien-portants " a vu fleurir dans la presse française l'espoir d'une révolution sociale et politique inspirée des modes de relation amérindiens aux non-humains, comme si leur exemple portait la possibilité d'une métamorphose ou d'une révolution historique à venir de nos propres modes de vie, grâce à quoi, dans un ultime sursaut de conscience, nous pourrions échapper à la catastrophe imminente. Ce qui est une autre manière de nier la portée et le sens de l'intrusion de notre absence de monde dans le monde indien, et plus généralement partout où existait un monde, c'est-à-dire une communauté de communautés d'êtres et de personnes spécifiées sans spécisme, sexuées sans sexisme, affiliées sans racisme. Car Ailton Krenak ne parle pas du moyen d'éviter, ni même d'ailleurs de repousser la fin du monde.

La fin du monde n'est pas, de son point de vue, ce que les Blancs ont potentiellement devant eux comme perspective d'échec à plus ou moins long terme, en raison de leur dispendieuse façon d'habiter, on devrait plutôt dire d'inhabiter, la Terre et que, repentis, ils pourraient anticiper et conjurer avec l'aide d'un Indien. La fin du monde, c'est les Blancs. Comme le rappellent avec force Deborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro dans L'arrêt de monde , elle a déjà irrémédiablement eu lieu par une nuit d'octobre 1492, et a continûment lieu depuis cette date : elle définit l'état du monde. La guerre avec l'ennemi blanc est depuis longtemps perdue. C'est depuis la défaite de ses peuples qu'Ailton Krenak écrit ses Idées - et cette défaite a été jusqu'à présent, pour nous qui sommes d'abord, tant bien que mal, socialisés par le capitalisme, assistés par l'État-Nation, consommateurs de biens matériels et d'idées, que cela nous plaise ou non, notre victoire. La fin du monde, c'est nous, et rien ne peut plus réchapper à ce que nous sommes.

La poésie et la créativité des " sujets collectifs " amérindiens, la relation forte, sensible, qu'ils tissent avec tout ce qui les entoure, la technique du rêve comme moyen de communier avec la Terre, cette " politique du rêve contre l'État ", pour reprendre la belle expression de L'arrêt de monde, bref, tout ce qu'Ailton Krenak propose comme Idées pour retarder la fin du monde, cela n'appartient à aucune



" culture ethnique traditionnelle " (trois termes forgés par l'anthropologie euro-occidentale coloniale), mais relève d'" une stratégie consciente de résistance " au cosmocide, adoptée et pratiquée en situation par des collectifs au contact du mal blanc et intégralement partageable et amendable par tous ceux qui sont encore capables dans l'état actuel de fin du monde d'éprouver le plaisir d'être en vie. Car, ces Idées ne sont pas pour les amphithéâtres des Universités, ni pour les politiciens qui confondent l'imagination d'un autre monde possible pour une part avec la réorganisation des relations sociales entre les membres d'un " club de l'humanité " fermé aux autres gens, par exemple à nos " sœurs " les pierres, et, d'autre part, avec la régulation de l'exploitation des ressources naturelles par la sanctuarisation d'espaces " sauvages " d'où sont immanquablement exclus les collectifs humains susceptibles de les rêver. Une double exclusion létale, du non-humain hors de l'humanité et de l'humanité hors du non-humain.

Les Idées d'Ailton Krenak sont une invitation adressée à tous ceux qui sont capables de sérieusement penser, c'est-à-dire de chanter, que le rio Doce inondé en novembre 2015 par 60 millions de tonnes de boue toxique est dans le coma, c'est-à-dire est encore vivant. A ceux qui sont capables de ce que l'anthropologue et philosophe congolais Patrice Yengo appelle la " vivantité ", c'est-à-dire qui sont capables d'intimement lier leur propre existence vivante à tous les vivants, de ne pas se produire eux-mêmes vivants sans produire un monde de vivants, et surtout de le faire au lieu même de la mort, sous le coup de la dévastation massive du monde par les forces de mort du capitalisme étatique global. De refuser la mort qui tue, la mort blanche qui a l'invraisemblable arrogance de prétendre pouvoir précipiter les vivants dans l'inexistence, - et de décider, selon l'expression de l'écrivain Sony Labou Tansi auquel Yengo aime emprunter, de mourir vivant. Voilà ce que signifie " retarder la fin du monde " : c'est retarder la mort en restant vivant après qu'on vous ait tué, résister à la mort implacablement infligée, ré-exister dans la mort. Ce qui est l'inverse exact de l'état de morts-vivants auquel les bien-portants vouent ceux dont ils envahissent les îles.

Le refus de mourir cette mort-là, la mort qui assassine, est le choix, comme le rappelle Ailton Krenak, de centaines de peuples autochtones, " qui sont encore bien vivants, [qui] racontent des histoires, chantent, voyagent, nous parlent et nous enseignent plus que ce que nous avons à apprendre de cette humanité qui n'est pas cette chose à part et la plus intéressante au monde, mais qui fait partie du tout ". C'est pourquoi les Idées pour retarder la fin du monde ne demandent pas leur assistance aux Blancs naturellement enclins, par leur propension à se considérer bien-portants (autant d'un point de vue médical que moral et politique), à exprimer leur commisération aux peuples indigènes dont ils pillent la dignité par ailleurs sans la moindre honte - " peuples indigènes " selon toute l'extension qu'Eduardo Viveiros de Castro donne, au Brésil, à cette expression dans Les involontaires de la patrie: le peuple indien, le peuple noir, le peuple LGBT, le peuple des femmes ; les peuples de tous ceux qui, " immanents à la terre ", ayant la terre pour corps, résistent à leur assujettissement par une quelconque autorité transcendante aliénigène et cultivent cette précieuse constance dans la désobéissance que, curieusement, les Blancs appellent leur " inconstance " . Non, ce qui préoccupe Ailton Krenak, c'est les Blancs : " comment, eux, vont-ils faire pour s'en sortir ? " Car, leur victoire a cessé de les protéger aussi efficacement d'eux-mêmes et les effets commencent à se faire ressentir sur eux de leur propre avidité à manger la Terre, à tel point qu'il leur vient de prendre conscience de l'état terrifiant du monde.

Il en est de même pour la cosmogonie amérindienne que les missionnaires européens tentent d'éradiquer. Mais de quoi ont-ils peur ? Relisons ces mots de Black Elk, chaman oglada, telles que relatés par T.C. Mc Luhan dans Pieds nus sur la terre sacrée:

"Vous avez remarqué que tout ce que fait l'Indien est dans un cercle. C'est ainsi parce que le pouvoir de l'univers agit aussi en cercles et que tout tend à être rond. (…) Le ciel est rond et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une balle et toutes les étoiles aussi. Quand le vent souffle au plus fort, il forme des tourbillons.

Les oiseaux font leurs nids en cercle car ils ont la même religion que nous. Le soleil se lève en cercle et se couche de même. La lune fait pareil et tous les deux sont ronds - Même le changement des saisons forme un grand cercle et retourne toujours à son point de départ. La vie des êtres humains décrit un cercle - de l'enfance à l'enfance -, et il en va de même de tout ce qui est animé par la force du monde. Nos tipis étaient aussi ronds que les nids des oiseaux et ils étaient toujours plantés en cercle, l'Anneau de la nation, un nid composé de nombreux nids où, selon la volonté du Grand Esprit, nos enfants venaient au monde ". Le cercle est le symbole d'une philosophie qui prône l'intégrité d'un mode vie dont les qualités ont été prouvées par des centaines de génération; tandis que la perte du cercle est une tragédie démontant la perte du comportement social des membres d'une tribu ou d'un village.

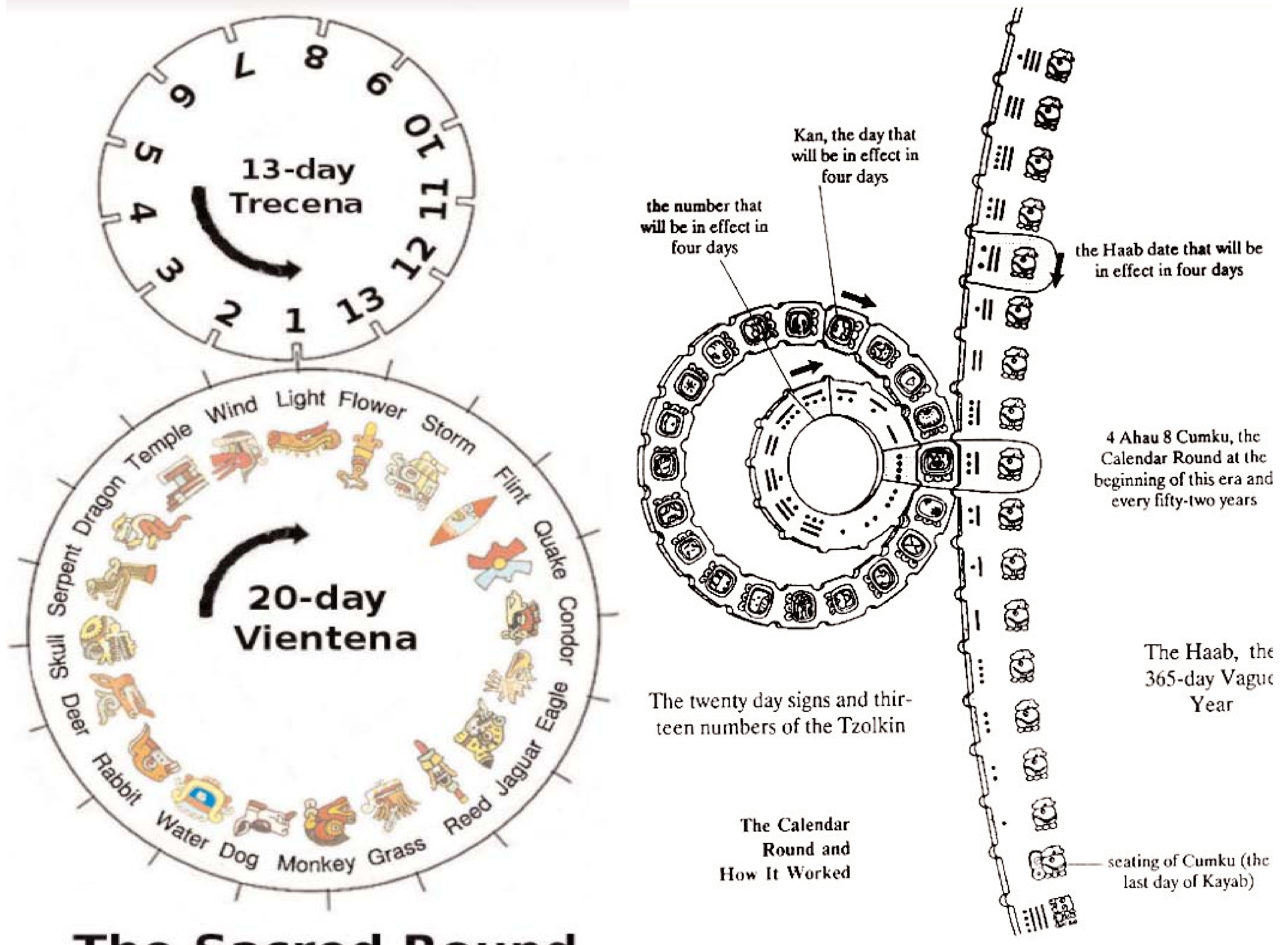
Comment ne pas faire un parallèle entre ces étapes et la symbolique transcendante et libératrice d' " Ouroboros " le fameux serpent qui se " mord la queue ".

Ce serpent en dessinant une forme circulaire, rompt avec une évolution linéaire, marque un changement tel qu'il semble émerger à un niveau d'être supérieur, le niveau de l'être spiritualisé, symbolisé par le cercle; il transcende ainsi le niveau de l'animalité originelle, pour avancer dans le sens de la plus fondamentale pulsion de vie ; et cette interprétation ascendante repose sur la symbolique du cercle, figure d'une perfection cosmique.

Ces alternances de périodes d'expansion et de contraction, sorte de marée cosmique, implique que l'énergie est rigoureusement conservée à l'échelle de l'univers et son flot de densité suit un cours cyclique augmentant et diminuant périodiquement avec le temps. Comme le printemps diffère à chaque cycle du précédent, cette marée cosmique d'énergie implique le renouvellement d'un univers différent à chaque passage.

Dans l'univers du chamanisme, un ordre unique relie l'humain au monde cosmique via le "pilier doré" sorte d'interconnections entre le vivant naturel et les êtres surnaturels. La nature, l'homme, les objets font tous partis de la dimension sacrée de la Terre et du Ciel.

Le monde est cathédral et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière "inerte" - montagnes sacrées - sont porteurs d'âmes. D'inspiration chamaniste, la cosmologie amérindienne et inuite, elles aussi, conçoivent la présence de l'Esprit (Isuma) dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Dans le monde autochtone, il n'y a pas de place pour le profane. La vie tout entière est sacrée et ceci explique sans nul doute qu'aucun terme précis ne traduise l'idée de religion comme nous la connais-



The Sacred Round

The Calendar Round and How It Worked

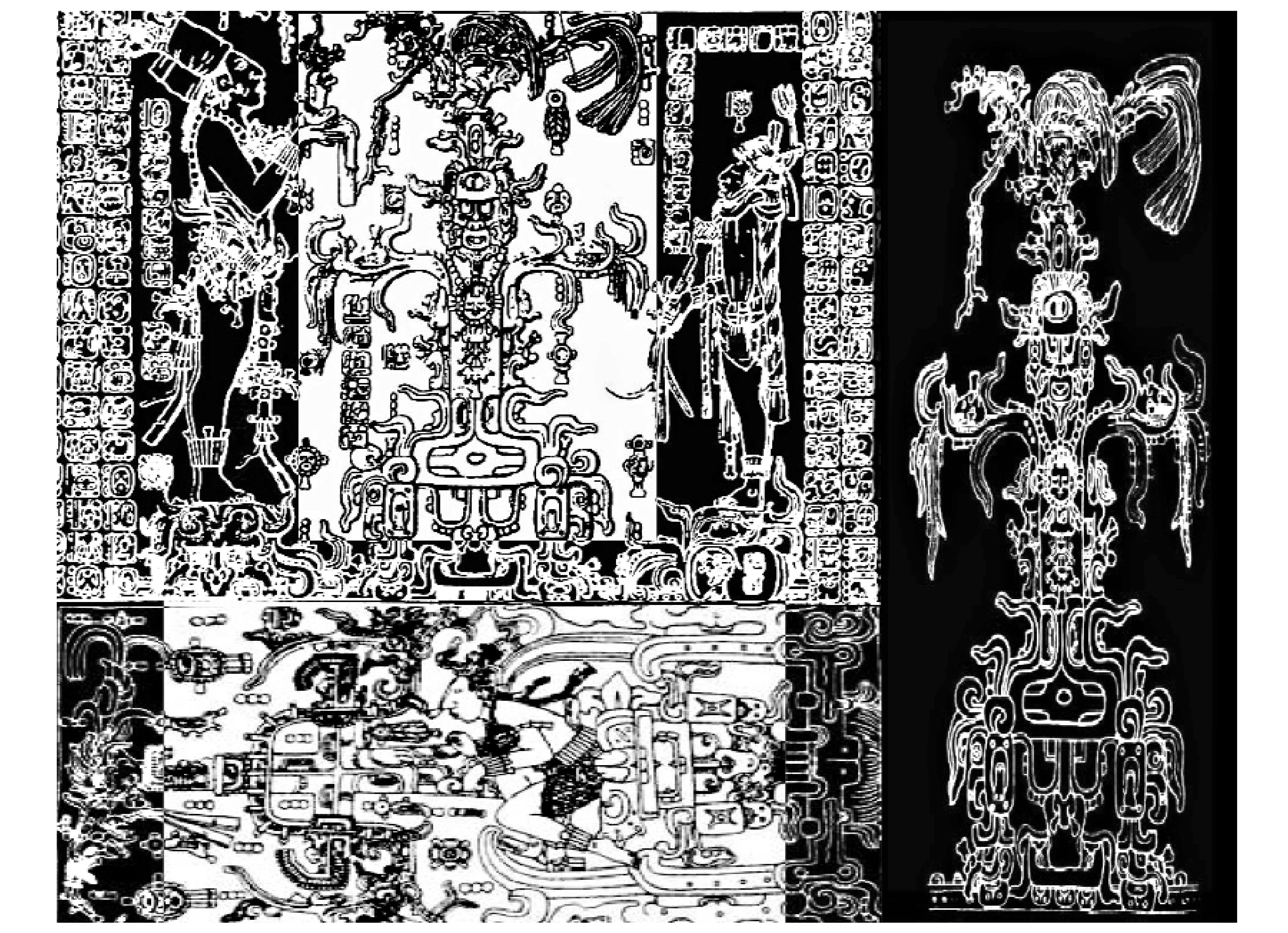
sons. Ils n'ont pas besoin de Dieu, ils ne le nomment pas. Ce ne sont pas des théologiens qui étudient le divin car ils sont le divin, en sont partie intégrante. Les Inuits vouaient le plus grand respect au monde vivant (nuna). Comme tous les chasseurs autochtones, ils croient que le fait même de chasser et de tuer pour se nourrir s'inscrit dans le cadre d'un puissant rituel religieux. "Le plus grand danger de la vie, disait un Inuk de Igluit, c'est que la nourriture des hommes, est tout entière faite d'âmes. Tous les animaux que nous tuons et mangeons ont des âmes qui ne périssent pas avec le corps et qu'il faut apaiser afin qu'elles ne se vengent pas de ce que nous avons pris leurs corps". C'est pourquoi, un morceau de foie de morse ou béluga est toujours rejeté à la mer, que l'on donne à boire de l'eau fraîche au phoque mort ou que les plumes d'oiseaux sont plantées dans la neige ou le sol. Cette forme de spiritualité appelée aussi "polysynthétisme" implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre.

La notion de respect est d'ailleurs primordiale dans la culture inuite car pour les Inuits, un manque de respect envers un animal ou un humain peut mener à des difficultés lors des prochaines chasses. Le terme "qikkutik" correspond d'ailleurs à la honte ou au regret qu'une personne peut ressentir si elle a manqué de respect envers un animal. Le temps n'est pas si loin où les hommes et les animaux se parlaient. L'alliance entre les hommes et les plantes, l'air et l'eau était évidente pour tous. Les animaux ont cessé de parler aux hommes suite à des maladresses de chasseurs irrespectueux envers les rites ou de femmes qui n'ont pas maintenu la bonne distance avec le monde animal créant ainsi des monstres, des nains, des géants, des mutants : les tupilaks. Pour eux, leur plus grande peur vient de la certitude que le non-respect des règles de la nature entraîne la disparition des êtres humains ou leur retour au stade animal. Comme pour la plupart des autres sociétés autochtones, ils considéraient le fait de vivre en harmonie avec la nature étaient leur "art" suprême.



Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre mais signifie aussi qu'un redoutable monde spirituel côtoie la vie humaine duquel on se protège par la création d'amulettes protectrices. C'est pourquoi les Inuits de la préhistoire n'ont jamais eu de mot pour désigner l'art parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Toute l'harmonie du cosmos, de la terre incluant tout le vivant s'inscrit dans le cercle forme parfaite génératrice de vie. Ainsi les tentes, les iglous, les foyers sont ovés comme l'œuf fécond. Les sages, réunis pour prendre des décisions importantes, s'assoient en cercle. En cercle, tous sont égaux alors ne peuvent éclore que la sagesse, la vérité, la justice, philosophie très bien articulée par le terme miyupimaatisiium : "être bien dans sa vie".

I



Il nous aura fallu vingt-cinq siècles de philosophie occidentale, de méthode scientifique pour comprendre le respect métaphysique de tous les êtres vivants par les peuples primitifs. La modernité aura donc créé des fléaux "qui naissent de la prétention de l'homme à acquérir un savoir surhumain au nom duquel il devient enclin à exercer sur autrui une toute-puissance ne souffrant pas d'être discutée."

Il en a été ainsi des peuples archaïques : au lieu de les écouter, nous les avons éliminés. Les dieux collectifs des religions antiques associés à des notions de peuples, de nations, de territoires qu'ils soient polythéistes ou monothéistes sont des signes identitaires de nature culturelle et politique. Spirituellement parlant, ils sont des erreurs conceptuelles et comme le soulignait l'ethnologue de Brosse : "il eût été formidable que les adorateurs du chat vécussent en bonne harmonie avec les adorateurs du rat. " Par contre dans les sociétés primitives, Dieu n'a aucune identité politique ou culturelle. Dieu n'existe qu'en relation avec le "Je" lui-même en relation avec la communauté et le sens de toute sa vie réside dans son effort pour trouver sa place et s'insérer dans la totalité dont il est un élément. Au lieu de tout ramener, amalgamer rationnellement dans un dieu unique en lutte contre les autres dieux païens, nos ancêtres amérindiens avaient eux senti intuitivement que toutes les formes de la biodiversité convergent naturellement vers l'UN (LE GRAND MANITOU) et que toutes les manifestations de Dieu dans la matière, les êtres et les formes, sa "théodiversité", méritent d'être respectés.



Précédant tout savoir écrit, l'animisme témoigne d'un grand respect à tous les êtres de la nature, car tous auraient une âme émanant du Grand Esprit qu'est l'Univers. Plutôt que de croire en des esprits déterminés comme les anges, l'animisme met l'accent sur une "puissance" vivifiante, mystérieuse, impersonnelle, présente en toute chose : LE TOTEM.

Il est à nouveau important de spécifier que l'animisme représente une force, un souffle, un esprit, un "logos" présent en toute chose. Il s'agit bien d'une relation intimiste entre l'homme et l'Univers à ne pas confondre avec le totémisme collectif où une chose, une plante, un animal, un être, sont investis de pouvoirs surnaturels à des fins sociales, culturelles et politiques.

Cette philosophie amérindienne d'un autre âge a été pourtant vérifiée par la philosophie quantique. Il reviendra au mathématicien et physicien Louis de Broglie de formuler que chaque particule possède un "regard" vers l'extérieur appelé "onde psi" accouplée à une mémoire intérieure appelé "champ

sigma" qui permettent un choix de comportements selon le jeu de symboles qu'elle dispose; ce choix repose donc sur des "points de mémoires". Par la suite, le théorème de Bell prévoit qu'une particule est capable d'enregistrer immédiatement le changement d'état d'une autre particule éloignée de plusieurs années-lumière. Chaque particule possède une mémoire cumulative et son comportement va en augmentant en franchissant des seuils, des paliers. Ce qu'il faut comprendre est que toutes les particules de l'Univers disposent d'un jeu de symboles à leur disposition, certaines particules seront de hautes définitions d'autres de basses un peu comme les nombre de points de résolution sur un écran de télé haute définition versus un écran standard.

Les savants calculs brogliens (fusion des particules à spin) permirent aux physiciens d'avoir un regard neuf sur la matière. Ainsi le monde minéral posséderait un jeu de 256 positions de mémoires, le végétal, palier suivant, avec ses 65, 536 positions, l'animal avec ses 4 milliards de positions de mémoires, l'être humain avec ses 18 milliards de milliards de positions de mémoire et la prochaine étape donnera jour à une entité possédant 340 milliards, de milliards de milliards de milliards de positions de mémoire. (Charon, Le Tout, la matière, l'esprit, 1987)

Si nous nous plaçons au niveau des particules élémentaires et au niveau atomique, nous nous apercevons que pierre, fleur et blanchon sont identiques. Ce n'est qu'au niveau des molécules que des différences importantes apparaissent au niveau des écarts de matière entre le monde minéral et le monde organique. Ainsi le blanchon apparaît grandement plus structuré que la fleur et la fleur plus que la pierre. La différence fondamentale entre "l'inerte" et le vivant est tout simplement que l'un est plus riche en informations que l'autre et à l'intérieur du monde vivant, les espèces elles-mêmes ont toutes quasiment un bagage informationnel identique à quelques gênes près.

La vie est donc de la matière mieux informée que l'inerte caractérisée par son évolution et il existe bel et bien un passage continu de la matière inorganique vers la vie tel que constaté sur les stromatolites, ces pierres que l'on appelle des "bioconstructeurs". Ce sont des roches enveloppées d'une mince couche de bactéries microscopiques qui constitue la partie vivante de la roche. Les stromatolites sont donc des structures organo-sédimentaires dépositaires des premières manifestations de la vie sur terre. On parlera alors de "criticalité auto organisée" : à partir d'un seuil critique de développement, un système a tendance à atteindre spontanément un niveau supérieur d'organisation ou de performance sous un mode plus complexe. On parle ici de propriétés émergentes. Cette évolution peut se faire soit sans transition, soit passer par une phase "chaotique", comme une sorte d'indécision. Celles-ci deviennent finalement observables lorsqu'elles vont dans le sens d'une organisation nouvelle.

Richard Buckminster Fuller a proposé de nommer " synergie " la

conjugaison de plusieurs fonctions assurant l'émergence d'une fonction unique distincte. La synergie (du grec synergos signifiant "travailler ensemble") se réfère au phénomène dans lequel plusieurs facteurs ou influences agissant ensemble créent un effet plus grand que la somme des effets attendus s'ils avaient opéré indépendamment. Les chercheurs chiliens Maturana et Varela transposèrent le phénomène synergétique à la biologie qu'ils désignèrent sous le terme "autopoïèse" (grec auto (soi-même), et poièsis (production, création). Il définit la propriété d'un système à se produire lui-même et à se maintenir, à se définir lui-même. Henri Atlan, dans un Entretien dans le journal le Monde en date du 19 novembre 1991, déclare que l'idée d'auto-organisation "correspond en très gros à l'hypothèse d'un programme qui se programmerait lui-même.

L'exemple d'un système auto poïétique est la cellule biologique. La cellule est faite de composants biochimiques variés, comme les acides nucléiques et les protéines, et est organisée dans des structures limitées comme le noyau de la cellule, diverses organelles, une membrane de cellules et le cytosquelette. Ces structures basées sur un flux externe de molécules et d'énergie " produisent " les composants qui, à leur tour, continuent de maintenir la structure contenue, ce qui permet la croissance de ces composants. Les premières formes de vie, probablement des bactéries, seraient apparues voilà près de 3,5 milliards d'années. Il y a 600 millions d'années des organismes à corps plats, des algues et mousses végétales apparaissent suivies par des scorpions, araignées et crustacés. Vers 360 millions d'années, l'eusthenopteron foordi, le fameux poisson fossile découvert à Miguasha en Gaspésie (www.pc.ca/miguasha) possédant une respiration terrestre et pouvant ramper, entreprend la difficile et périlleuse sortie de l'eau et se retrouve dans un milieu totalement différent où des fougères, entre autres, atteignent plus de 30 mètres de hauteur. La dérive des continents vient à peine de commencer. Tous les continents sont réunis en une masse compacte sous l'Équateur. Plus incroyable encore, en plus de respirer, notre premier ancêtre se déplace en s'appuyant sur des os articulés (nos membres, pattes et avant bras actuels).

Oui, l'homme descend bien du poisson et l'évolution pendant plusieurs autres millions d'années se complexifia davantage : amphibiens, dinosaures, oiseaux, primates (50 millions d'années) et finalement l'Australopithèque arboricole, (5 millions d'années) notre ancêtre primate suivi de l'Homo erectus (un million d'années) et de l'homme de Neandertal (300 000 ans) et finalement l'Homo sapiens, notre ancêtre immédiat vieux de 40 000 ans. Selon André Bourguignon dans L'homme imprévu : "l'auto-organisation de la matière en formes diverses et toujours plus complexes s'est faite par oscillations aléatoires, essais et erreurs, tâtonnements et échecs, autour d'un axe orienté dans le temps, dont les deux extrémités sont représentées par une entité unique : à l'origine l'espèce chimique la plus simple, l'atome d'hydrogène; au temps présent la structure animale la plus complexe, l'Homme". (in Histoire naturelle de l'homme, L'homme imprévu, tome 1, PUF, Paris. 1989, p.299)

Ainsi se dégage un constante incontournable, la but de la vie est d'accroître la Conscience du vivant et chaque cellule échange continuellement de l'information avec son environnement pour accroître ses "points de mémoires". La construction du cerveau humain dont les 1013 neurones une fois déployés dans le conjonctif cérébral sont reliés par 1015 synapses constitue une performance qui défie toute imagination. Suite au théorème broglien, il va de soi d'affirmer que dorénavant, création et évolution vont de pair. À l'état actuel de nos connaissances, le big-bang apparaît comme un rupture, une création soudaine caractérisée par l'évolution de l'information dans la matière jusqu'à l'apparition de la vie. Ensuite ce stock d'informations ne cessa de croître et pendant des millions d'années, notre cerveau s'est constitué grâce au volume exponentiel de l'information culturelle et technique acquise par la pratique et transmise par la tradition.

Création et évolution se présentent alors comme deux infinis : l'Univers comme grandeur infini et la nature de notre monde terrestre comme infini de formes temporelles possibles et de diversité du vivant. Deux univers en apparence contradictoire et pourtant réuni à l'intérieur d'une totalité unique : "élan vital" et "évolution

créatrice" formant un Tout lui-même en "création continue d'imprévisibles nouveautés". (Bergson, L'évolution créatrice in Œuvres, PUF, Paris, 1959, p.1331).

Cette "création continue d'imprévisibles nouveautés" incita Hegel, auparavant, à penser une philosophie de l'histoire au-delà de celle de l'homme, elle devient l'histoire de Dieu vécue à travers la nature, le temps et les hommes. Cette histoire de l'Absolu est "révélation permanente" par laquelle l'Être assiste à l'engendrement de l'Absolu dans l'histoire du Monde; ce que Hegel appela "phénoménologie" c'est-à-dire "l'Esprit lui-même en train de se "phénoménoliser", de se constituer comme phénomène. (Hegel G., La Phénoménologie de l'Esprit, Éditions Aubier, Paris, 1939)

Finalement l'ensemble de l'Œuvre, notre Univers est auto engendrement de l'Absolu révélé par la connaissance de son histoire. En somme, dynamique, en éternel mouvement, Dieu comme son oeuvre, comme notre Univers en éternel processus de création continue nous confine à l'apprentissage permanent d'une information croissante (néguentropie) perpétuelle, tel est l'infini.

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Ainsi se perpétue une conception du sacré qui associe l'ordre cosmique à la responsabilité personnelle envers la préservation de l'équilibre, de l'harmonie de la Terre-Mère. Les explorateurs européens ont ramené d'Amérique avec eux des récits de rituels sacrés inouïs : danse du soleil (Sioux), le hozho (Navajos), quête de l'harmonie et autres rites célébrant le renouveau cosmique des saisons. Sans compter la découverte de montagnes et de lacs sacrés, de pierres mystiques, de chants chamanistes au pouvoir de guérison. L'espace entier, les êtres vivants, le végétal, l'animal, l'air, le feu, l'eau, la pluie ; toute la création est traversée par la présence d'une puissance suprême. C'est toute la nature qui parle à l'homme et lui révèle la grandeur du Grand Esprit, du Grand Manitou qui regroupe en son sein la multiplicité des mystères sacrés.

"O Grand Esprit, dont la voix se fait entendre dans le vent et qui d'un souffle anime tout l'univers, écoute-moi. Je suis un de tes enfants, petit et faible. J'ai besoin de ton aide, de ta sagesse.

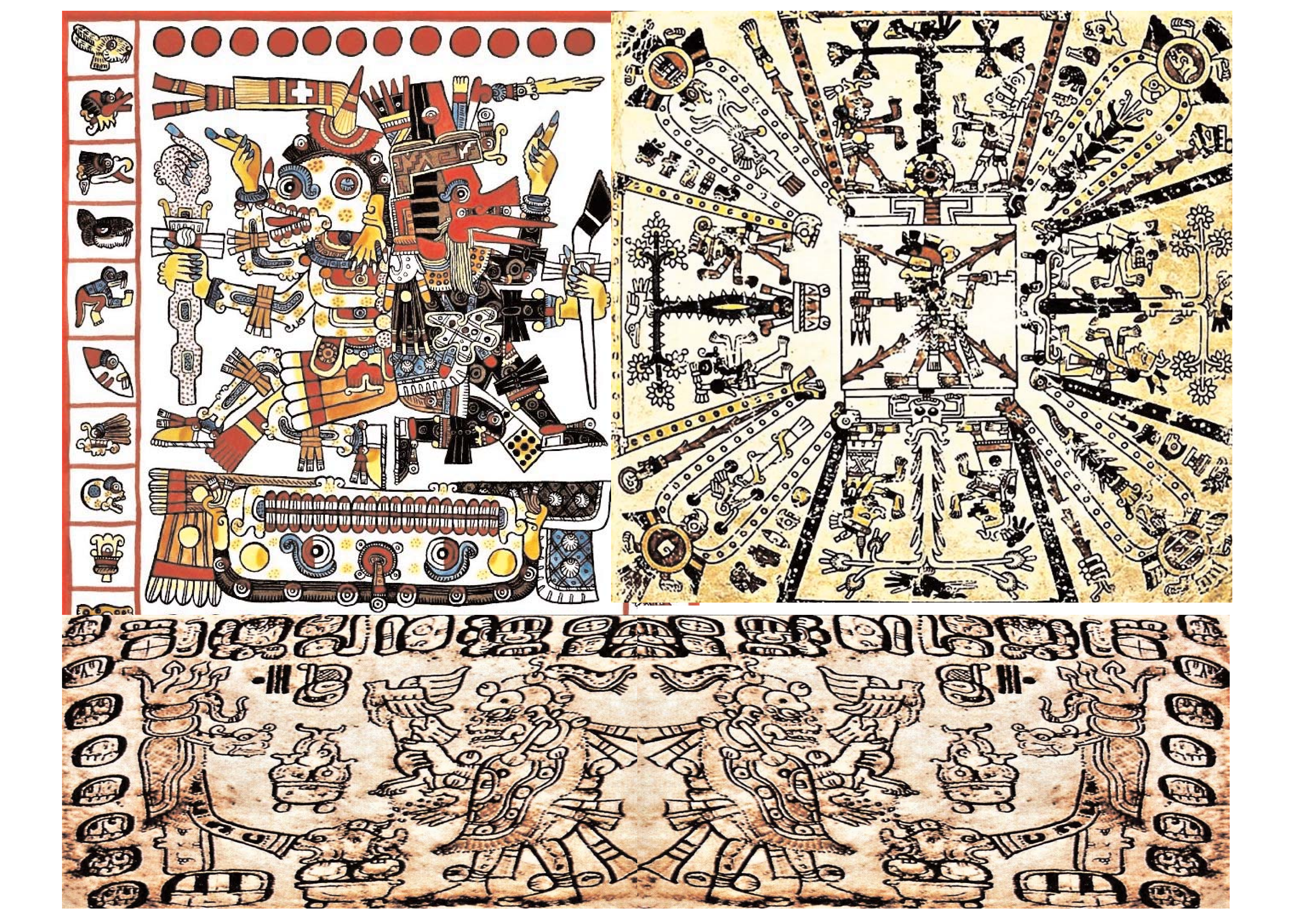
Que mes oreilles soient attentives à ta voix, que mes yeux contemplent à jamais la splendeur d'un soleil couchant, que mes mains respectent ta création. Rends-moi sage afin que j'apprenne ce que tu as enseigné à mon peuple : la leçon cachée en chaque feuille, sous chaque rocher.

Je demande la force, non d'être supérieur à mes frères, mais de combattre mon plus grand ennemi : moi-même. Fais que je sois toujours prêt à venir à toi les mains sans taches, le regard limpide. Quand ma vie s'éteindra comme un soleil couchant, je veux que mon âme puisse aller vers toi avec confiance."

Pourtant aucune histoire fut autant combattue par les institutions de l'époque que celle du bon sauvage telle que relatée dans les récits des grands voyageurs. Il était inconcevable que des peuples primitifs, généralement amicaux, puissent en savoir parfois plus que nous sans l'aide de la philosophie européenne, de science et de livres incluant la Bible.

Constat d'autant plus dérangeant qu'il sous-entend la question suivante : À quoi bon alors tant de philosophies et de systèmes si l'homme de la Nature, qui ne sait ni lire, ni écrire, qui ne connaît ni Allah, ni Dieu, ni Jésus, nous dépasse ? Le poète se mit à parler de ces gens et des terres inconnues avec passion, le philosophe se mit à écrire sur le droit naturel des indigènes eux-aussi voulu et aimé de Dieu. La cupidité de l'homme européen, l'intransigeance des serviteurs de Dieu et la peur des élites apportèrent la réponse "civilisée" à la question ci-haut mentionnée.

"Schelling disait dans Les âges du monde que "l'angoisse est le sentiment fondamental de toute créature vivante" En transformant cette angoisse "naturelle" en faute artificiellement originelle, les prêtres



mésopotamiens ont induit "la peur devant la liberté et peur à propos de la liberté" de sorte que les différentes sortes de névroses n'apparaissent plus que comme des formes désespérées d'auto répression et d'autodestruction de la liberté humaine."

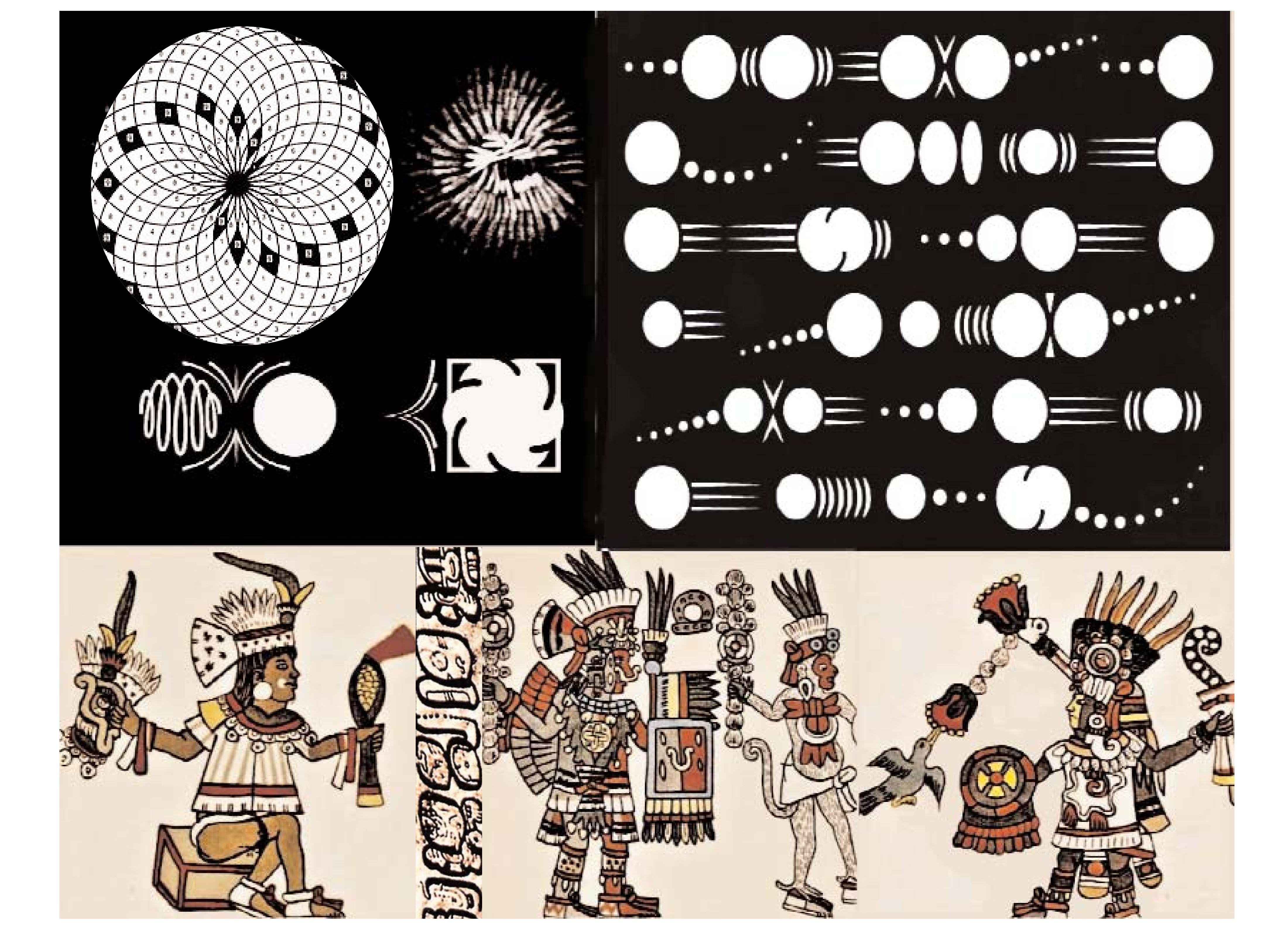
"Au fil des millénaires, le sentiment de la peur a produit et mis en oeuvre, avec la raison humaine, un organe destiné à éviter les situations anxiogènes...mais cette raison s'est retournée contre son objectif en prenant des mesures de défense qui répandent à leur tour la peur, à l'infini. (...) Il s'agit d'une raison soumise au diktat de la peur, des peurs qu'elle ne cesse d'aggraver depuis des millénaires, sous couleur de les éliminer; une telle raison, il faut bien la définir tout simplement comme un phénomène morbide, pathologique; on a affaire, littéralement, à une raison qui ne cesse de créer de nouvelles douleurs et qui contraint l'homme à souffrir toujours davantage de lui-même et des conséquences de ses actes. (...) Depuis que les hommes ont une histoire ils ont fait la guerre, des guerres toujours plus cruelles et dévastatrices. (Certains érudits affirment même que la guerre serait la seule et véritable religion de l'homme.) Quels indices faudrait-il donc ajouter encore pour pouvoir dire qu'au cours de l'histoire la raison n'a fait que devenir plus démente, et l'homme toujours plus malade de lui-même ? Rien ne démasque autant en l'homme l'animal malade que cette hypertrophie illimitée de la peur et de la violence."

La société blanche chrétienne occidentale n'est pas en reste et se présente tout aussi nihiliste. Les Français, dont le racisme envers les Maghrébins et les Malgaches a atteint des dimensions répugnantes. Les Espagnols, qui ont massacré avec une brutalité inouïe plus du trois quarts des Indiens d'Amérique du sud, les esclavagistes néerlandais qui ont asservis les populations locales d'Afrique du Sud, les Italiens qui, il y a à peine un demi-siècle, s'attaquaient avec un rare courage à coup de gaz toxiques à l'Éthiopie, un des pays les plus pauvres de l'Afrique, les Anglais qui ont asservi et exploité presque la moitié du monde, tiré sur les foules indiennes à répétition et mirent les tribus amérindiennes du Canada dans des réserves. Les Afrikaners blancs qui organisaient des "native parties" où le gibier était remplacé par des autochtones noirs.

Voilà ce que signifie " retarder la fin du monde " : c'est retarder la mort en restant vivant après qu'on vous ait tué, résister à la mort implacablement infligée, ré-exister dans la mort. Ce qui est l'inverse exact de l'état de morts-vivants auquel les bien-portants vouent ceux dont ils envahissent les îles. Le refus de mourir cette mort-là, la mort qui assassine, est le choix, comme le rappelle Ailton Krenak, de centaines de peuples autochtones, " qui sont encore bien vivants, qui racontent des histoires, chantent, voyagent, nous parlent et nous enseignent plus que ce que nous avons à apprendre de cette humanité qui n'est pas cette chose à part et la plus intéressante au monde, mais qui fait partie du tout ".

Mais l'autre bonne question existentielle est maintenant de savoir " comment les Blancs, eux, vont-ils faire pour s'en sortir ? " Car, leur victoire a cessé de les protéger aussi efficacement d'eux-mêmes et les effets commencent à se faire ressentir sur eux de leur propre avidité à manger la Terre, à tel point qu'il leur vient de prendre conscience de l'état terrifiant du monde. Sauront-ils être assez libres pour s'en foutre d'être Blancs et apprendre à rêver d'autre chose que d'eux-mêmes ? Et trouver, ce faisant la bonne idée pour retarder leur fin du monde à eux.

Mais quelle bonne idée venant des Blancs tient la route ? Quelle idée de la raison occidentale peut fusionner avec la philosophie nahua ou maya ?



La naturphilosophie, associée au mouvement romantique au XIXe siècle, se veut la réponse à la vision mécaniste du monde. A partir des enseignements des traditions archaïques, des pratiques alchimistes et occultes, elle reprend à son compte le sentiment, l'intuition d'une solidarité entre l'homme et le monde. Enracinée autant dans la mystique que dans la poésie, l'originalité de la naturphilosophie se situe dans l'élaboration d'un concept métaphysique qui permet l'union de l'Orient et de l'Occident dans un même système de pensée, le même qui sera à l'origine du mouvement hippie des années 1960, soit un siècle plus tard.

Les philosophes romantiques de la nature considère celle-ci à l'image du Tao chinois comme un Tout dont la dynamique repose sur le jeu des contraires comme dans le I-Ching. Goethe appela la polarité ce conflit perpétuel d'éléments à la fois opposés et unis dans leur interaction. La diversité des êtres vivants (le multiple) est le résultat de la diversification d'une forme unique et originel qui rend compte de la continuité et de la complexité croissante de la matière et de la vie. "L'absolu, comme fondement ultime de tout ce qui est, s'énonce à la fois comme Esprit (Un) et comme Nature (Multiple) : ils l'expriment de façon équivalente. Chacun d'eux manifeste la polarité constitutive du tout : subjectivité/objectivité, liberté/nécessité, idéalité/réalité". (France Farago)

La perception de l'unité est une prémisse incontournable que les philosophes de la nature applique au monde extérieur, mais qui a sa source dans une expérience toute intérieure et proprement spirituelle : ce point de départ est celui des mystiques de tous les temps, peu importe leur origine religieuse pour qui la donnée primitive est l'unité divine.

"Tendre de toutes ses forces, à retrouver l'Unité primordiale de la Matière et de l'Esprit". (Lao-Tseu)
Selon Goethe, à nouveau dans La Métamorphose des plantes, "chacune des formes engendrées par la nature est une Gestalt (configuration) qui tout en étant particulière, différenciée de tous les autres, exprime de façon intégrale la totalité dont elle est la manifestation".

La perception de l'unité est une prémisse incontournable que les philosophes de la nature applique au monde extérieur, mais qui a sa source dans une expérience toute intérieure et proprement spirituelle : ce point de départ est celui des mystiques de tous les temps, peu importe leur origine religieuse pour qui la donnée primitive est l'unité divine, d'où ils se sentent exclus et où ils aspirent à rentrer par la voie de l'illumination mystique. Tous les artistes romantiques, tous les penseurs naturalistes expliqueront que le processus du devenir terrestre et cosmique passe par un retour à l'unité perdue. La marche de la vie vers la réintégration est inévitable, la marche de l'homme vers l'harmonie retrouvée aussi.

La diversité des espèces, la complexité des structures naturelles s'opposent tous à la fragmentation par la coopération. La nature n'est pas divisée, au contraire elle forme un tout extrêmement complexe, dynamique et interactif. La diversité par le métissage. Précédant tout savoir écrit, l'animisme témoignait d'un grand respect à tous les êtres de la nature, car tous avaient une âme émanant du Grand Esprit qu'est l'Univers. Plutôt que de croire en des esprits déterminés comme les anges, l'animisme met l'accent sur une "puissance" vivifiante, mystérieuse, impersonnelle, présente en toute chose. Il est à nouveau important de spécifier que l'animisme représente une force, un souffle, un esprit, un logos présent en toute chose. Il s'agit bien d'une relation intimiste entre l'homme et l'Univers à ne pas confondre avec le totémisme collectif des tribus archaïques où une chose, une plante, un animal, un être, sont investis de pouvoir surnaturels à des fins sociales, culturelles et politiques.

"Où est la vie que nous avons perdue en vivant.?" (T.S. Eliot)

Il reviendra à Schelling de concevoir le thème central de la naturphilosophie et de "montrer comment toutes les différences s'abolissent au sein de L'Absolu". Dans Introduction à la philosophie de la mythologie et dans Les Âges du monde, il réhabilite les mythes

archaïques des Origines en les décrivant comme une sorte d'inconscience de l'humanité : l'inconscient collectif si chère à Jung. Ainsi la préhistoire est la période où les mouvements intérieurs de la conscience ont donné naissance aux mythes comme balbutiements de la spiritualité en relation directe avec la nature.

Selon Jean Brun dans Philosophie de l'histoire, le mythe assura une double fonction, premièrement : "l'expression du pouvoir créateur et inventif de l'homme qui aurait projeté dans des mythes exemplaires, avertisseurs, explicatifs ou consolateurs, les craintes ou les désirs d'une humanité confrontée à une nature incompréhensible et menaçante". Deuxièmement : "de tels mythes, pleins de majesté et de poésie, étaient de précieux témoins de la puissance intellectuelle humaine qui avait su faire d'eux de véritables oeuvres d'art caractéristiques d'une culture et d'une époque, ou les transpositions d'éternels problèmes psychologiques".

La naturphilosophie, on s'en doute, aura une influence considérable sur la science moderne car réfléchir au concept "Absolu/Nature", "Corps/Esprit" c'est participer à la connaissance du monde. Il est faux d'opposer mythe contre science puisque l'histoire forme un tout dont il faut tenir compte. Ainsi seul un savoir qui inclue la tradition et la science peut revendiquer une "Connaissance fondant toutes les connaissances".

Ainsi au début du vingtième siècle, le regard moderne a remplacé la simplicité primitive par la complexité scientifique. Pourtant, il s'agit bien de la même nature, seule change la perception que nous en avons.

La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, un est aussi tout.

C'est à la Renaissance qu'enfin apparurent à nouveau timidement certains préceptes animistes naturalistes issues du Corpus Hermeticum, traduction latine d'une philosophie antique gréco-égyptienne, originaire d'Alexandrie. Cette fois ci, une cosmologie antique, reliée à la métaphysique et la philosophie greco-romaine largement inspirée des spéculations des alchimistes arabes, forme un corpus de textes tout à fait inédit. En somme, tout le "naturalisme" exclu des monothéismes bibliques revenait en force en marge autant de la théologie que de la science. Bien que l'hermétisme, philosophie nommée ainsi en l'honneur de Hermès Trismegiste, date du début de l'ère chrétienne, elle sera connue en Occident chrétien qu'au XVe siècle après avoir transité à travers les éditions arabes du Xe siècle. Parmi ses écrits, notons :

"En vérité, de façon certaine et sans aucun doute, tout ce qui est en dessous est semblable à ce qui est au-dessus et tout ce qui est au-dessus est semblable à ce qui est en dessous, afin d'accomplir les miracles d'une chose. Ainsi toutes choses procèdent de l'Unique par médiation de l'Unique, dont elles sont nées par adaptation. Son père est le soleil et sa mère la lune. Le vent l'a porté dans son corps. Sa nourrice est la terre. (…) Le microcosme est créé en fonction du prototype du macrocosme. Pour cela et de cette manière de merveilleuses applications sont faites".

De ces principes énoncés par Hermès, retenons qu'il y a réciprocité entre les formes de la nature (en dessous) et les réalités du monde spirituelle, cosmique. De l'Unique origine le multiple. Comme dans le yin et le yang chinois, deux principes complémentaires, le soleil et la lune, sont les géniteurs des êtres et des choses en correspondance avec les qualités du microcosme et du macrocosme. Cette vision de l'ordre naturel sera à l'origine de la plupart des contestations, principalement des artistes et des poètes de l'époque, contre la mécanisation, l'industrialisation issue de la Révolution scientifique. D'ailleurs, on sent chez Goethe une forte influence de l'hermétisme.

Goethe appela la "polarité" ce conflit perpétuel d'éléments à la fois

opposés et unis dans leur interaction. La diversité des êtres vivants (le multiple) est le résultat de la diversification d'une forme unique et originel qui rend compte de la continuité et de la complexité croissante de la matière et de la vie.

Si nous nous plaçons au niveau des particules élémentaires et au niveau atomique, nous nous apercevons que pierre, fleur et blanchon sont identiques. Ce n'est qu'au niveau des molécules que des différences importantes apparaissent au niveau des écarts de matière entre le monde minéral et le monde organique. Ainsi le blanchon apparaît grandement plus structuré que la fleur et la fleur plus que la pierre. La différence fondamentale entre "l'inerte" et le vivant est tout simplement que l'un est plus riche en informations que l'autre et à l'intérieur du monde vivant, les espèces elles-mêmes ont toutes quasiment un bagage informationnel identique à quelques gênes près.

La vie est donc de la matière mieux informée que l'inerte caractérisée par son évolution et il existe bel et bien un passage continu de la matière inorganique vers la vie tel que constaté sur les stromatolites, ces pierres que l'on appelle des "bioconstructeurs". Ce sont des roches enveloppées d'une mince couche de bactéries microscopiques qui constitue la partie vivante de la roche. Les stromatolites sont donc des structures organo-sédimentaires dépositaires des premières manifestations de la vie sur terre. On parlera alors de "criticalité auto organisée" : à partir d'un seuil critique de développement, un système a tendance à atteindre spontanément un niveau supérieur d'organisation ou de performance sous un mode plus complexe. On parle ici de propriétés émergentes. Cette évolution peut se faire soit sans transition, soit passer par une phase "chaotique", comme une sorte d'indécision. Celles-ci deviennent finalement observables lorsqu'elles vont dans le sens d'une organisation nouvelle.

Richard Buckminster Fuller a proposé de nommer " synergie " la conjugaison de plusieurs fonctions assurant l'émergence d'une fonction unique distincte. La synergie (du grec synergos signifiant "travailler ensemble") se réfère au phénomène dans lequel plusieurs facteurs ou influences agissant ensemble créent un effet plus grand que la somme des effets attendus s'ils avaient opéré indépendamment. Les chercheurs chiliens Maturana et Varela transposèrent le phénomène synergétique à la biologie qu'ils désignèrent sous le terme "autopoïèse" (grec auto (soi-même), et poièsis (production, création). Il définit la propriété d'un système à se produire lui-même et à se maintenir, à se définir lui-même. Henri Atlan, dans un Entretien dans le journal le Monde en date du 19 novembre 1991, déclare que l'idée d'auto-organisation "correspond en très gros à l'hypothèse d'un programme qui se programmerait lui-même.

Pour la physique moderne, l'Univers serait donc formé d'éléments qui contiennent tous l'information primordiale comme une cellule contient tout le programme génétique d'un individu, comme un hologramme, contient le tout dans chaque partie. En effet, chaque partie d'un négatif holographique contient la totalité de l'image. Ainsi, si je déchire le négatif pour n'en conserver qu'une partie minuscule, celle-ci contiendra néanmoins la totalité de l'image. Autre exemple, chaque image numérique est formée de millions de pixels, imaginons maintenant que chaque pixel contient la totalité de l'image tout en étant distinct pour comprendre que chaque roche, chaque animal, plante, molécule, atome de l'Univers possède la configuration de l'ensemble.

Selon André Bourguignon dans L'homme imprévu : "l'auto-organisation de la matière en formes diverses et toujours plus complexes s'est faite par oscillations aléatoires, essais et erreurs, tâtonnements et échecs, autour d'un axe orienté dans le temps, dont les deux extrémités sont représentées par une entité unique : à l'origine l'espèce chimique la plus simple, l'atome d'hydrogène; au temps présent la structure animale la plus complexe, l'Homme". (in Histoire naturelle de l'homme, L'homme imprévu, tome 1, PUF, Paris. 1989, p.299)

Ainsi se dégage un constante incontournable, la but de la vie est d'accroître la Conscience du vivant et chaque cellule échange continuellement de l'information avec son environnement pour accroître ses "points de mémoires". La construction du cerveau humain dont les 1013 neurones une fois déployés dans le conjonctif cérébral sont reliés par 1015 synapses constitue une performance qui défie toute imagination. Suite au théorème broglien, il va de soi d'affirmer que dorénavant, création et évolution vont de pair. À l'état actuel de nos connaissances, le big-bang apparaît comme un rupture, une création soudaine caractérisée par l'évolution de l'information dans la matière jusqu'à l'apparition de la vie. Ensuite ce stock d'informations ne cessa de croître et pendant des millions d'années, notre cerveau s'est constitué grâce au volume exponentiel de l'information culturelle et technique acquise par la pratique et transmise par la tradition.

Création et évolution se présentent alors comme deux infinis : l'Univers comme grandeur infini et la nature de notre monde terrestre comme infini de formes temporelles possibles et de diversité du vivant. Deux univers en apparence contradictoire et pourtant réuni à l'intérieur d'une totalité unique : "élan vital" et "évolution créatrice" formant un Tout lui-même en "création continue d'imprévisibles nouveautés". (Bergson, L'évolution créatrice in Œuvres, PUF, Paris, 1959, p.1331).

Cette "création continue d'imprévisibles nouveautés" incita Hegel, auparavant, à penser une philosophie de l'histoire au-delà de celle de l'homme, elle devient l'histoire de Dieu vécue à travers la nature, le temps et les hommes. Cette histoire de l'Absolu est "révélation permanente" par laquelle l'Être assiste à l'engendrement de l'Absolu dans l'histoire du Monde; ce que Hegel appela "phénoménologie" c'est-à-dire "l'Esprit lui-même en train de se "phénoménoliser", de se constituer comme phénomène. (Hegel G., La Phénoménologie de l'Esprit, Éditions Aubier, Paris, 1939)

Finalement l'ensemble de l'Œuvre, notre Univers est auto engendrement de l'Absolu révélé par la connaissance de son histoire. En somme, dynamique, en éternel mouvement, Dieu comme son oeuvre, comme notre Univers en éternel processus de création continue nous confine à l'apprentissage permanent d'une information croissante (néguentropie) perpétuelle, tel est l'infini.

Vingt ans plus tard, la géniale intuition de l'évolution/création continue de l'Univers de Bergson formant un seul et même système néguentropique sera fortement anoblie par la consternante découverte (1929) de Edwin Hubble sur l'expansion de l'Univers. Quand l'astronome maintenant célèbre eût établi que le décalage spatial des galaxies vers le rouge était proportionnel à leur distance, il fallut bien admettre la plus étonnante des évidences : l'Univers est toujours en train d'exploser, en expansion comme un "programme qui se programme lui-même", en train de se "phénoménoliser" depuis le big-bang pour reprendre l'expression de Hegel.



En 1904, le grand mathématicien Ernst Zermelo formula un théorème considéré comme le couronnement des mathématiques modernes et de toute la théorie des ensembles :

"Tout ensemble peut être bien ordonné"

"Ce que Zermelo a démontré c'est que tout ensemble quel qu'il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble. C'est un résultat d'une grande portée, car il s'applique à tous les ensembles…et donc à l'ensemble de tous les possibles, c'est à dire à l'Être aussi bien que l'Univers". (Charon, Les lumières de l'invisible, 1985, p.122-123)

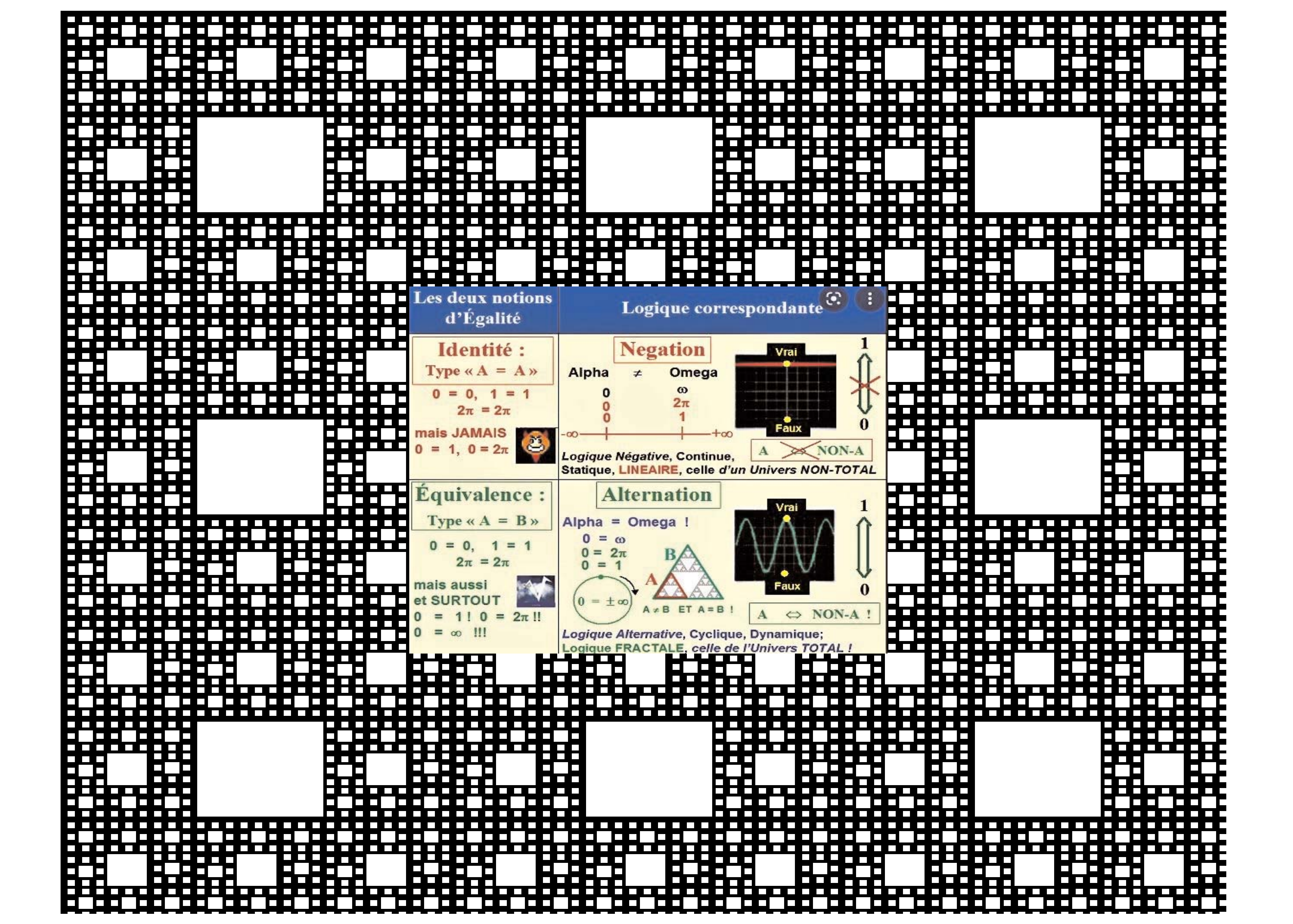
Ainsi notre corps, notre raison possède la relation de choix permettant d'être ordonné aux grandes de lois de l'univers mais possède aussi un choix de relations qui peut le désordonner. L'incompréhension des grandes lois de l'Univers, de la vie et de la nature n'a d'égal que la méconnaissance de notre planète, de son écosystème, finalement de notre propre corps. La pollution, entre autre, devient l'expression d'un mauvais choix de la liberté empêchant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble.

Le trait caractéristique des peuples premiers est la conception du corps comme réplique en miniature du cosmos en communion directe avec la nature ambiante. Le corps est porteur de sens révélés par l'ornementation, le cosmétique du grec "kosmeticos", qui "consiste donc à se revêtir soi-même de qualités cosmiques ", à devenir, en quelque sorte, "conforme à l'ordre cosmique ". Les peintures primitives corporelles et la danse/transe expriment une sagesse cosmique inscrite dans le corps en harmonie avec l'intelligence rationnelle de la nature.

Ainsi l'Univers est création continue d'une information primordiale, de l'ordre de l'esprit matérialisée dans le vivant comme sensation primordiale, ordre de la nature.

Ainsi comme le pensait Pascal, la nature comme "infini en chair et en os", est l'"esprit en acte" et l'homme, à fois corps et esprit, parce que libre et conscient est capable de progresser indéfiniment dans le domaine infini de la connaissance. L'homme ne sera jamais hors de la nature puisque l'essence de la nature est au cœur de l'homme ; la nature tout comme l'homme est inachevée. (Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005, p. 130-161)

"De la nature, Anaximandre, déjà, a vu l'essentiel : qu'elle est inachevée. Elle est "l'infini" (to apeiron) : un infini en un sens clos sur lui-même et sans extérieur, puisqu'il n'y a qu'elle, mais pourtant un infini ouvert, puisqu'elle n'est rien d'autre que création continue. Elle est génitrice de mondes innombrables, aussi bien coexistants - puisqu'ils sont " en nombre infini, dans l'infini, de quelque côté que l'on se tourne" (Vors. 12 A 17) - que successifs et se succédant dans le temps infini, les uns



Les deux notions d'Égalité
Logique correspondante
Identité :
Type « A = A »
0 = 0, 1 = 1
2π = 2π
mais JAMAIS
0 = 1, 0 = 2π
Negation
Alpha ≠ Omega
0
0
0
ω
2π
1
-∞
+∞
Vrai
Faux
1
0
A NON-A
Logique Négative, Continue, Statique, LINEAIRE, celle d'un Univers NON-TOTAL
Équivalence :
Type « A = B »
0 = 0, 1 = 1
2π = 2π
mais aussi
et SURTOUT
0 = 1 ! 0 = 2π !!
0 = ∞ !!!
Alternation
Alpha = Omega !
0 = ω
0 = 2π
0 = 1
B
A
0 = ±∞
A ≠ B ET A = B !
Vrai
Faux
1
0
A ⇔ NON-A !
Logique Alternative, Cyclique, Dynamique;
Logique FRACTALE, celle de l'Univers TOTAL !

engendrés, les autres détruits : et cela ne peut avoir de fin, dit Aristote (expliquant la position d'Anaximandre), "car les générations et les destructions des mondes supposent nécessairement le mouvement, lequel existera toujours". (Phys., VIII 1, 250b 20-21 in Conche, 2005, op. cit. p.160)

En résumé, l''évolution de l'Univers, de la nature y compris la nôtre, n'est pas terminée. L'évolution créatrice de Bergson publiée en 1907 démontre que la création n'est pas synonyme de commencement mais de continuité.

Une seule planète

Pour Humboldt, l'équilibre général de la planète est le résultat d'une infinité d'efforts mécaniques et d'attractions chimiques s'équilibrant. Décrivant la Terre comme un système physiologique dynamique en perpétuelle évolution, il anticipe de plus d'un siècle l'hypothèse de Gaia formulée par le climatologue anglais James Lovelock dans les années 1970. Il comprit très tôt que si la Terre est un organisme unique et interconnecté, elle pouvait être endommagée de manière catastrophique par les activités humaines.

Véritable prophète de l'Anthropocène, Humboldt liste les trois façons dont l'espèce humaine influence le climat : la déforestation, l'irrigation à outrance, et les "grandes masses de vapeur et de gaz" générées par les activités industrielles. Digne héritier des théories d'Humboldt, George Perkins Marsh publie en 1864 le livre L'Homme et la Nature, ou La géographie physique modifiée par l'action humaine. Le titre original plus pessimiste, " L'Homme comme perturbateur des harmonies naturelles ", est refusé par son éditeur qui craint que cela ne nuise aux ventes… Dans cet ouvrage, Marsh, comme Humboldt, insiste encore sur le fait que tous les éléments de la nature sont reliés. Il évoque les désastres de la déforestation, expliquant l'importance des services écosystémiques invisibles rendus par les forêts. Ainsi selon lui, plus les forêts disparaissent, plus les sols s'appauvrissent, plus la biodiversité décroit et plus le climat change. L'Homme et la Nature dénonce les méfaits de la toute-puissance économique et industrielle. Le livre raconte " une histoire de destruction et d'avarice, d'extinction et d'exploitation, de sols épuisés et d'inondations torrentielles. "

Nous sommes en devenir auto poïétique, entraînés par un mouvement perpétuel de création.

"Ce n'est plus un problème terrestre, ou seulement terrestre. On a affaire à des processus de complexité croissante, de mémorisation, d'intégration, que l'on retrouve absolument partout, et de tout temps; à l'origine de la vie, tout au long de l'évolution de la vie, mais également avant la vie. On peut remonter aussi loin que l'on veut : il n'y a pas d'atomes si on n'intègre pas les quarks; il n'y a pas de molécules s'il n'y a pas la diversité des atomes, et l'intégration de ces atomes en structures plus complexes; il n'y a pas le stade mono-cellulaire s'il n'y a pas la diversité et l'intégration des molécules complexes, ARN, ADN, enzymes, etc. Pour le dire brièvement, le processus omniprésent dans l'Univers, aussi bien inerte que vivant, c'est l'intégration des diversités en une structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction. C'est absolument fabuleux ! Or nous relevons nous-mêmes de cette logique qui consiste à réintégrer une mémoire ancienne. Sans doute l'évolution nécessite-t-elle aussi une diversité de mémoires. Deux mémoires ou plusieurs se rencontrent, se fécondent et s'intègrent, se reconnaissent dans leur diversité, et une nouvelle mémoire peut alors émerger.

Cette histoire n'est donc pas terrestre. Elle est beaucoup plus profonde, et je crois qu'il faut aller jusqu'au bout : elle est liée directement aux conditions initiales de l'existence, aux conditions initiales de ce processus d'intégration de la complexité croissante, et finalement à ce qui s'est passé aux origines de l'Univers." (Anne Dambricourt-Malassé, Chargée de recherche au CNRS / Institut de paléontologie humaine- laboratoire de préhistoire du Muséum national d'histoire naturelle. www.leshumains-associes.org)

GÉOGRAPHIE DES PLANTES ÉQUINOXIALES.



Aperçus de la géographie végétale
Cette carte est une illustration simplifiée de l'occurrence géographique des espèces végétales et s'intitule " Aperçus de la géographie végétale, contenant : 1) la répartition des plantes selon les principales relations. les statistiques d'A. von Humboldt sur les familles de plantes et les groupes de plantes les plus distingués ; les vingt cinq empires phytogéographiques de J. Schouw ; Aire de répartition de la famille des palmiers, du genre de l'épicéa (Pinus) et du genre de la bruyère (Erica). - 2) Répartition des plantes dans le sens vertical dans les zones chaudes, tempérées et froides, etc. - 3) Courbes de rapport des mono- aux dicotylédones dans les Alpes suisses. - 4) Statistiques graphiques des excellentes familles de plantes. - 5)

Répartition géographique des animaux
Cette carte du monde tente de saisir et d'affecter géographiquement le monde animal sur une carte et est intitulée " Trois cartes pour un aperçu de la répartition géographique des : A. Mammifères à quatre mains, Quadrumana : singes et semi-singes. B. Hêtres, Marsupialia ; et les animaux édentés, Edentata. C. Pachyderms, Pachydermata. "[Kosmos I: II, i p. 178-188]

Moyenne idéale de la formation de la croûte terrestre

Cette section de profil est une illustration idéalisée des dépôts de plantes et de fossiles des âges géologiques passés et s'intitule " Moyenne idéale d'une partie de la croûte terrestre. Écrit par Thomas Webster FGS etc. les plantes et les animaux selon la sélection et l'arrangement du Dr. Buckland, dessiné par Joseph Fischer. "[Kosmos I : II, af p. 79-157]





Répartition géographique des races humaines

Cette carte historique classe les ethnies humaines selon leur répartition géographique et s'intitule " Répartition géographique des races humaines. Aperçu de l'alimentation et de la densité de la population dans les pays arables, ainsi que quelques éléments sur la physique des humains. "[Kosmos I : II, i p. 178-188]

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Cette "structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction" trouve aussi sa raison d'être dans la théologie chrétienne. C'est en effet le père de l'Église Anathase d'Alexandrie qui, bien avant les "points de mémoires" de De Broglie, seize siècles plus tôt pour être précis, développa l'argumentation en faveur d'un code génétique intentionnel de l'esprit, sorte de logoi spermatikoi traduit en français par "raisons séminales ". Anathase compléta l'analyse de cette force en lui attribuant un dynamisme (dynamis spermatika) responsable des facteurs de développement de la matière.

"Ces logoi spermatikoi ou "raisons séminales" sont des participations individuées et concrètes du grand Logos divin, expressions simples et réalisations particulières de la pensée et des intentions de l'Artisan de l'Univers, ce qui regroupe tous les êtres du Cosmos dans une grande conception divine qui a évidemment son plan, sa logique et son dynamisme organique." (Bertrand Guy-Marie, La révélation cosmique dans la pensée occidentale, Éditions Fides, Montréal, 1993, p.218)

Il reviendra au philosophe de la nature Von der Weltseele de conclure en ces termes : " la nature est l'esprit visible, l'esprit, la nature invisible", telle est "l'âme du monde".

Toute pensée est contingente d'une prémisse métaphysique y compris la logique scientifique. Tout est langage, l'atome, comme les lettres de l'alphabet, est langage de l'Univers (Leucippe), l'Univers est langage musicale (Pythagore et Kepler), l'Univers est langage mathématique (Copernic, Galilée et Einstein). En fait tous rejoignent les visées métaphysiques de Anaxagore (610-547 avant J.C.) qui proposa alors l'intelligence comme principe et force organisatrice de l'Univers que la physique quantique décrit comme "information primordiale". Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Nous pouvons reprendre ce mot de Platon :

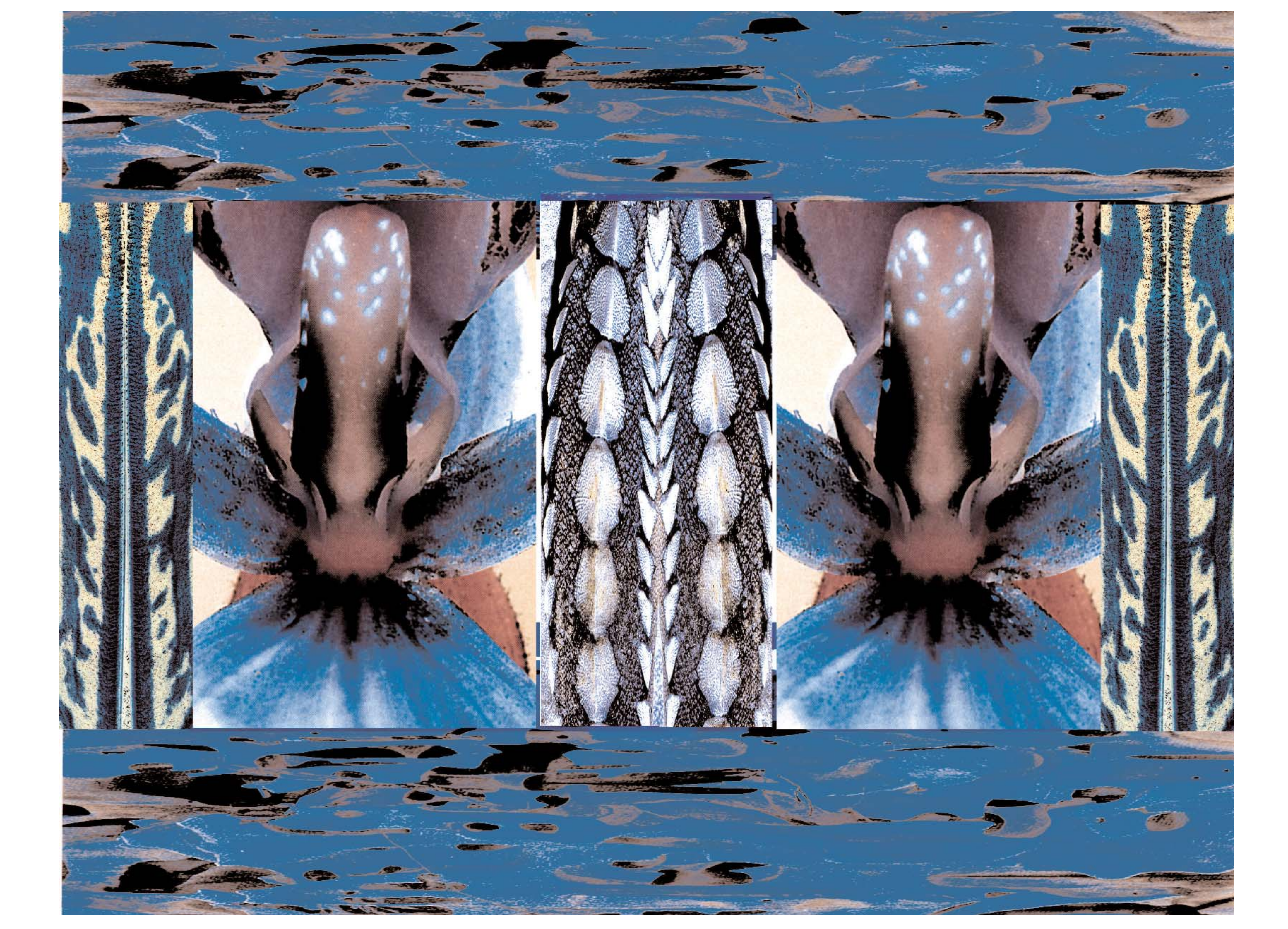
"la nature est une poétique (poïesis) énigmatique".

Car non seulement la nature est vivante mais l'homme a aussi la faculté particulière grâce au logos de transmuter la connaissance de la vie en une expérience spirituelle ; ce que le théosophe Joseph de Maistre nomma "la Révélation de la Révélation."

Ainsi Einstein plaida en faveur d'une "religiosité cosmique" à laquelle ne correspond "aucune idée d'un Dieu analogue à l'homme"; une religiosité cosmique sans dogme, sans Église, sans caste de prêtres. Certes, car cette religiosité est incontournable ; plus la science appréhende les limites de l'Univers, plus la représentation de celui-ci échappe au rationnel et se réfugie dans la métaphore et la poésie, ce que le célèbre physicien Werner Heisenberg illustra en ces termes :"Nous finissons certes par réussir à comprendre le monde, en présentant ses structures d'ordre sous des formes mathématiques ; mais lorsque nous voulons en parler, il nous faut nous contenter de métaphores et de paraboles, presque comme dans un langage religieux."

Faut-il alors se surprendre de la déclaration du physicien Niels Bohr selon laquelle le symbole asiatique du Yin-Yang a joué un rôle primordial dans la formulation de son théorème sur la loi de complémentarité onde-corpuscule tandis que son collègue Capra publie son best-seller sous le titre révélateur Le Tao de la physique et Edwin Schrödinger, le Véda d'un physicien.

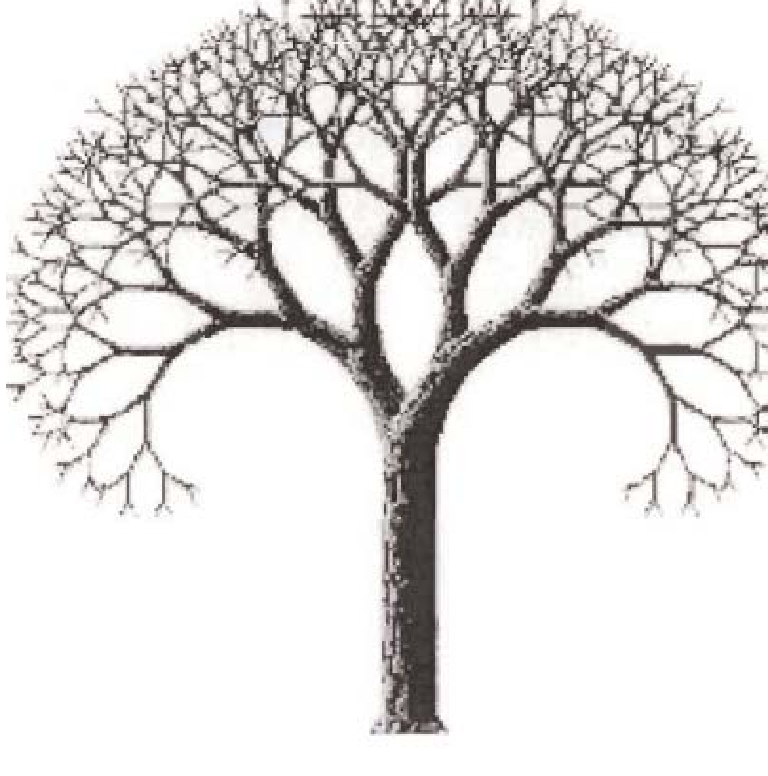
Reste maintenant à décoder et à comprendre comment l'unicité peut être à la fois multiple ? Les théories morphologiques (science des formes) viendront à notre secours. Avec celles-ci nous quittons le monde quantique de l'infiniment petit (le millionième de millionième de centimètre) et le monde de la relativité de l'infiniment grand (un million de milliards de milliards de kilomètres ou 1 suivi de 24 zéros, i.e. la dimension de l'Univers aujourd'hui observable.) pour



retomber les deux pieds sur terre et aborder le monde qui nous entoure, notre quotidien.

On peut affirmer sans crainte que les théories morphologiques peuvent être considérées comme la philosophie de la nature des temps modernes en apportant un éclairage novateur sur la situation de l'homme dans le monde, son rapport aux choses et à lui-même. Nous quittons les froidures galactiques de la rationalité pure pour aborder la monde des qualités sensibles, la chaleur des couleurs, le chatoiement des formes, les mouvements ondulatoires de la matière, bref, le monde où nous vivons, où nous sentons les parfums de la vie et ressentons sa poésie. Du monde à notre échelle, il suffit d'ouvrir les yeux pour percevoir la richesse d'une nature complexe et multiple où tout est imbriqué.

L'arbre représente tous les résultats possibles qui possèdent des trajectoires différente. De plus, toutes les données possibles, les noeuds, existent simultanément dans proposition finale. Elles sont indépendantes et possèdent un coefficient de probabilité à partir des mémoires qu'on connait, les branches ne peuvent pas continuer indéfiniment, elles sont limitées par la capacité de leur mémoire innée.



L'immense variété des formes de la nature provient du modelage et du remodelage d'un petit nombre de formes fondamentales dont la spirale, le méandre, les ramifications et pourtant de ces "fondamentaux" éclot toute une panoplie de différences subtiles. La variété des formes naît de structures primaires étrangement limités.

"Mais lorsque qu'on voit combien les ramifications d'un arbre ressemblent à celles des artères ou des rivières, combien les cristaux ressemblent à des bulles de savon et aux plaques d'une carapace de tortue, combien les spirales des crosses de fougère et celles des galaxies ressemblent aux tourbillons d'une baignoire qui se vide, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi la nature n'utilise que quelques formes apparentées dans des contextes si différents ? (Stevens Peter S., Les formes dans la nature, Éditions du Seuil, Paris, 1978, p.1)

Vrai ! Mais l'Univers, la nature, l'espace et leurs structures d'apparence élémentaire sont-ils si simples que cela ? S'il y a limitation, ne vient-elle pas de l'observateur ? Car en effet, la physique moderne depuis la relativité de Einstein et la mécanique quantique de Planck avec leurs descriptions mathématiques cohérentes nous ont démontré la probabilité qu'il existe dans l'Univers d'autres espaces où structures et formes n'y sont pas les mêmes que dans le nôtre. Afin de mieux saisir le concept d'univers unique et espaces multiples, prenons l'exemple de la chrysalide qui devient papillon. Ce papillon n'est pas un nouvel être (un autre univers) mais le même être qui a changé et fait apparaître une disposition intrinsèquement comprise dans son système génétique. Les espaces multiples font partie des dispositions du système "génétique" de l'Univers. Ils y sont présents mais tout aussi invisibles que peut l'être pour nous la chrysalide dans le papillon. Le papillon (notre réalité) masque la chrysalide et vice-versa, si bien que pour l'observateur, le papillon, même s'il se présente comme une réalité totale, n'est cependant qu'une des perspectives possibles.



Multivers

Selon la théorie de l'univers-bulle, notre univers ne serait que l'équivalent d'une sorte de bulle de gaz apparue comme beaucoup d'autres. Notre univers dans ce cas serait une portion d'un multivers. Quelques instants après le Big Bang, l'univers aurait connu une phase d'expansion exponentielle, l'inflation. Dans son ensemble, l'univers est une énorme fractale de bulles en expansion. L'univers, dans son ensemble, n'a ni début ni fin, et sa taille est infinie car des bulles sont constamment créées. C'est l'inflation éternelle. L'univers-bulles est en perpétuelle création.

Selon ce scénario, il y aurait une multitude d'univers, dont l'un serait celui dans lequel nous vivons. Et chacun de ces mondes serait régi par des lois différentes ; ce que nous pensions être les principes fondamentaux de la nature ne serait plus aussi absolu. Ainsi, les types et propriétés des particules élémentaires et leurs interactions pourraient varier d'un univers à l'autre.

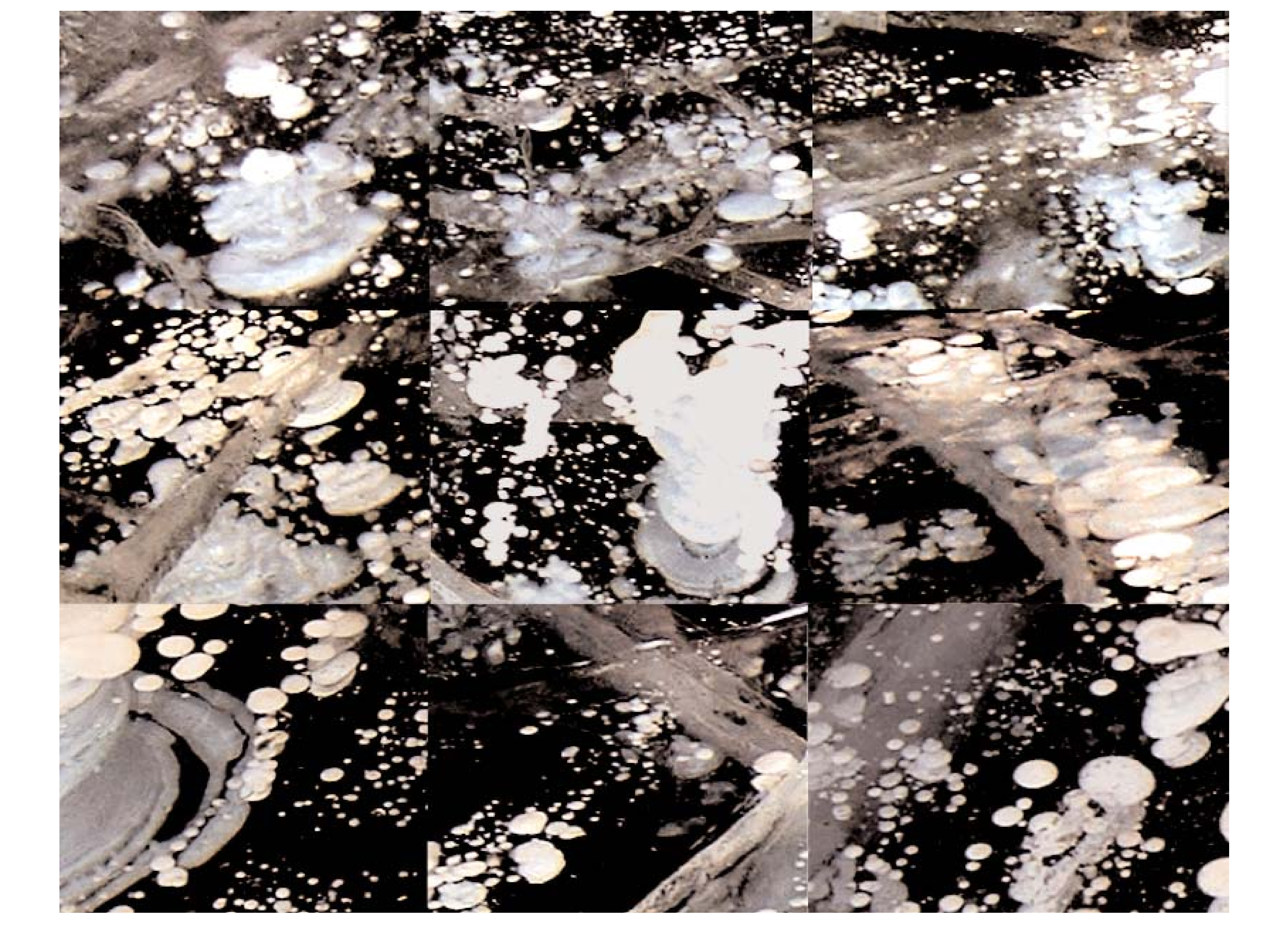
L'idée du multivers émerge d'une théorie suggérant que le cosmos primordial a subi une expansion météorique et exponentielle. Durant cette période d'" inflation cosmique ", certaines régions de l'espace auraient vu leur expansion rapide s'arrêter plus tôt que d'autres, formant ce qu'on appelle des " univers à bulles ", un peu comme des bulles dans un volume d'eau bouillante. Notre univers correspondrait à l'une de ces bulles, au-delà de laquelle il y en aurait une infinité d'autres.

L'idée que notre univers n'est qu'une petite partie d'une structure beaucoup plus grande n'est pas aussi bizarre qu'il y paraît. Après tout, tout au long de l'histoire, les scientifiques ont appris à plusieurs reprises que le monde est plus que ce qui est visible. Cependant, la notion de multivers, avec son nombre illimité d'univers de bulles, pose un problème théorique majeur : elle semble supprimer la capacité de la théorie de l'inflation à faire des prédictions sur les propriétés de notre univers, une exigence centrale pour qu'une théorie soit utile. . Selon les mots de l'un des pères de la théorie de l'inflation, Alan Guth du MIT (Massachusetts Institute of Technology), " dans un univers qui gonfle éternellement, tout ce qui peut arriver arrive ; en fait, tout arrive un nombre infini de fois ".

Ainsi, la question existentielle au sein des multivers serait : "combien suis-je ?". Sans compter que dans le lot, existerait au moins un Univers dont les caractéristiques coïncideraient avec les conditions d'apparition de l'Homme, ce qui rendrait nulle et non avenue la question d'un Univers taillé pour nous.

Dans un univers unique où les événements se produisent un nombre limité de fois, les chercheurs peuvent calculer la probabilité relative qu'un événement se produise par rapport à un autre en comparant le nombre de fois où ces événements se produisent. Mais dans un multivers où tout se passe un nombre infini de fois, un tel comptage est impossible et, par conséquent, rien n'est plus susceptible de se produire que le reste. On peut faire les prédictions qu'on veut, elles sont vouées à se réaliser dans l'un ou l'autre univers, mais cela ne nous dit rien sur ce qui va se passer dans notre propre univers.

Ce manque de pouvoir prédictif a longtemps troublé les physiciens. Certains chercheurs suggèrent que la théorie quantique (qui décrit le comportement des particules aux plus petites échelles) pourrait, ironiquement, ouvrir la voie à la solution. Plus précisément, le scénario cosmologique d'un univers en perpétuel gonflement serait mathématiquement équivalent à l'interprétation " à plusieurs mondes " de la physique quantique.



Dans ce "monde de chair", l'évolution amène continuellement l'émergence de nouveaux états de la matière. L'étonnante et foisonnante variété des formes décrit, chacune à leur manière, une nature aux ramifications d'une rare complexité. Comme l'Univers quantique, les formes sont en perpétuelle expansion et, en durant, changent en passant par une série d'états distincts, c'est un monde peuplé de matières corpusculaires et ondulantes capables d'innover et qui tissent entre elles des correspondances inouïes, un véritable "work in progress". Plus la perception multiplie les perspectives mieux elle saisit la "vérité" de l'objet. C'est exactement ce que nous avons tenté de représenter dans les pages suivantes où une même réalité est présentée sous une autre perspective tellement différente que notre cerveau se demande s'ils représentent tous les deux une même entité.

Cependant l'évolution des formes obéit à des lois spécifiques et distinctes de celles qui agissent sur la matière. En effet, la figure d'une forme n'a ni grandeur, ni longueur, ni vitesse, ni volume, ni température, ni masse; bref, on ne peut la quantifier. La forme d'une chose est une réalité insaisissable que l'on ne peut pas tenir, prendre, peser; la forme d'une chose ne peut être que perçue. Elle exige une disposition intellectuelle qui privilégie la contemplation et s'apparente à une science plus "spirituelle".

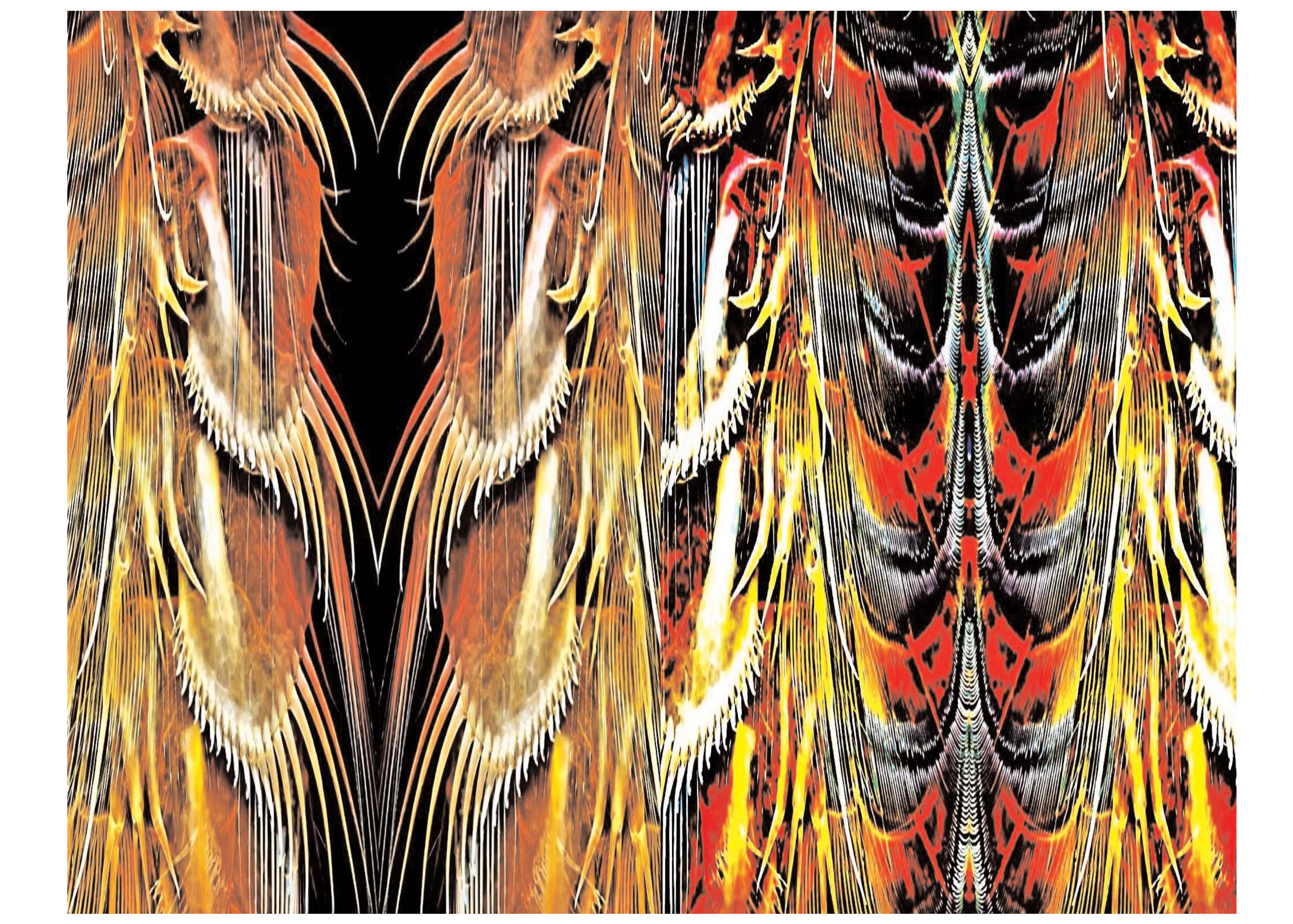
Si bien que : "dans la nature, les conditions ne sont jamais tout à fait simples, et n'importe quel objet "élémentaire" ou "isolé" fait partie d'un système plus grand, qui opère à son tour à l'intérieur d'autres systèmes encore plus grands. (…) L'avertissement est clair : la nature n'est jamais exactement conforme à nos modèles simples." (Stevens, op. cit., p.44)

Nous serions donc en présence ici aussi d'un "logos" réglant et ordonnant globalement le développement des formes des organismes et des différentes parties le composant. Il s'agit d'un champ morphogénétique (Thom) global qui régit les diverses particularités de chaque organisme. Ainsi tous les objets de notre monde possèdent chacun une forme singulière obéissant aux "lois" propres d'un champ global régissant toutes les probabilités possibles et, par le fait même, infinies.

Ainsi tous les grands ensembles de la matière, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, toutes les grandes familles du vivant, végétal, animal, humain, tous les ensembles de formes répondent à une logique interne qui forme un Tout ordonné. L'homme n'impose plus sa loi au réel, descendu de son piédestal, il fait désormais partie de la nature dont il connaît la diversité. Il est un vivant qui se doit "d'harmoniser son action individuelle avec l'action de tous les autres vivants de façon à préserver la vie de l'autre et assurer la perpétuation de tout le phénomène Vivant."

"Le Vivant forme un vaste réseau dans tout l'Univers et que, au

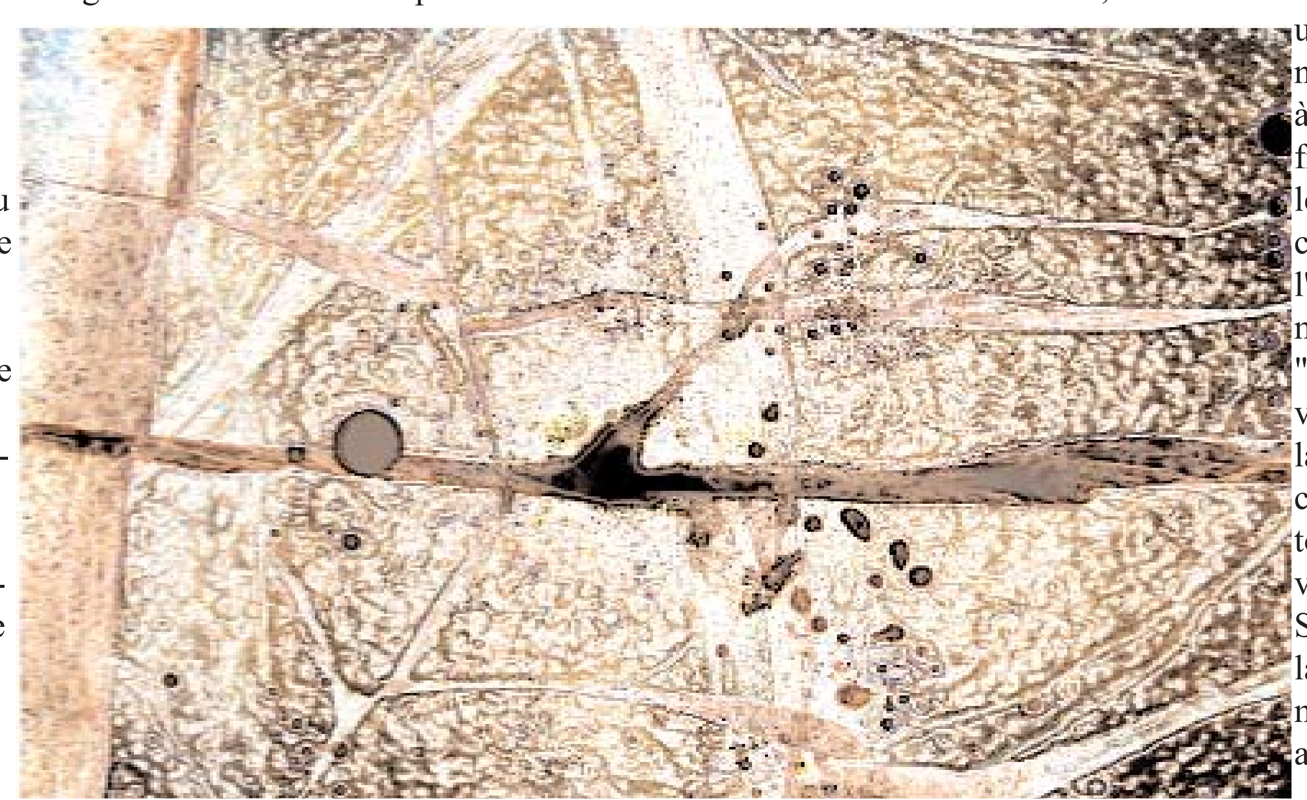




moins généralement, et pour ce que l'on en perçoit, tout se tient et s'aide mutuellement dans la Nature, le Vivant s'appuyant sur le Vivant qui le côtoie ou qui le précède pour se nourrir et assurer la survie de sa progéniture : le végétal se nourrit du minéral, comme l'animal du végétal et l'humain de l'animal." (Charon, Le Tout, l'esprit, la matière, p. 107)

"La nature n'est pas faite pour nous, elle n'est pas livrée à notre pensée" (Prigogine-Stengers)

Selon la pensée anthropique, le monde n'existe que pour satisfaire les besoins de l'homme, plus encore qu'il a été créé pour l'homme. Eh bien non ! L'évolution suit son cours inexorablement et sachez que si l'évènement d'un astéroïde géant tombé sur la terre voilà bien 65 millions d'années ne s'était pas produit, eh bien, il est fort à parier que l'humain n'existerait pas et que la terre serait toujours sous le règne des dinosaures tellement ils étaient bien adaptés au milieu et leur cerveau aurait peut-être gravi les échelons de " points de mémoires" nécessaires à la conscience. La nature n'est donc pas un système de lois rigides manipulables au bon vouloir de l'homme mais plutôt un ensemble de formes sur lequel nous n'avons que très peu de contrôle. La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, un est aussi tout. À l'image de l'hologramme où le tout et les parties sont une seule et même chose, l'Un et la variété des formes expriment une seule et même réalité. L'un est multiple, le multiple mène l'Un à Tout et vice versa.



Toute libération est chaotique.

La science physique est fondée sur le postulat que l'Univers possède des lois, et toute son ambition est de les trouver. De ce point de vue, il n'y a donc pas de système désordonné : tous les systèmes ont tous un ordre, des lois qui les décrivent. Par contre, il est bien évident pour tous qu'il existe des systèmes "compliqués", dotés de trop de facteurs pour qu'on puisse tous les prendre en compte et faire des calculs de prédiction précis. Ces systèmes apparaissent désordonnés.

La théorie du chaos démontre l'existence de combinaisons particulières d'ordre et de désordre, mesure ce degré d'irrégularité grâce à une géométrie fractionnaire et représente, grâce à l'ordinateur, l'image fractale du chaos. Toutes les sciences sont concernées, pour répondre à l'intuition de Platon reformulée par James Gleick : " (...) derrière les formes visibles et particulières de la matière doivent se cacher des formes fantomatiques qui leurs servent de modèle invisible." Si bien que le désordre de la matière, des formes, du monde n'est que désordre apparent. Ce n'est

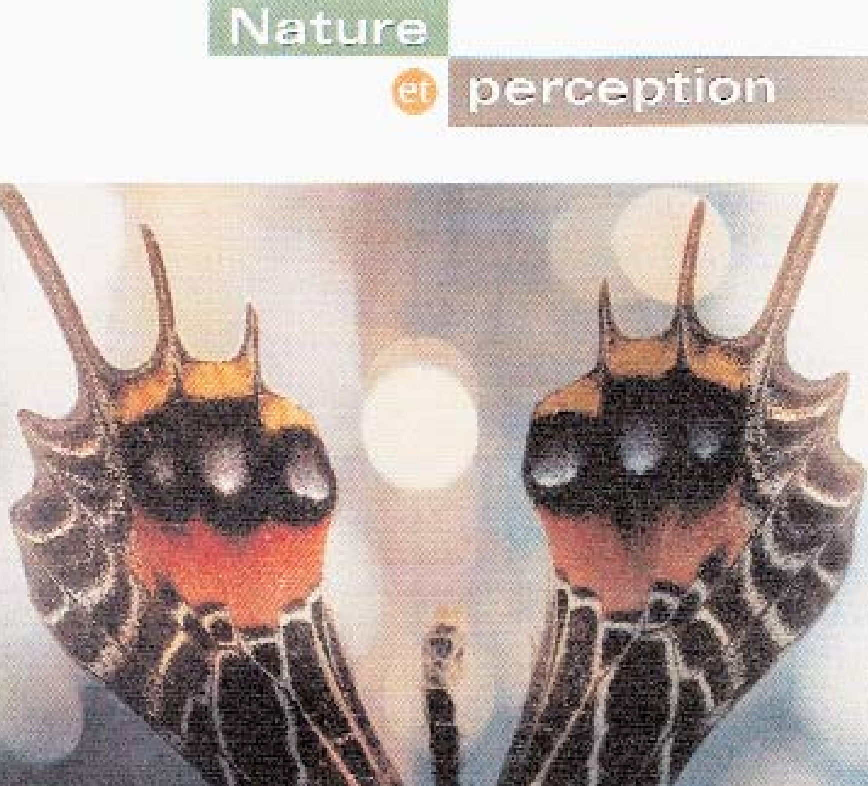
qu'après coup, qu'après l'orage, que l'on peut constater que le développement évolutif est parfaitement cohérent. La régulation du système nous ramène à l'auto poïeis.

"La lumière fut et l'ordre se libéra du désordre".

Ce vers célèbre de Milton inspiré de la Genèse nous ramène inévitablement aux travaux de Prigogine sur le chaos. C'est lui qui renversa le fameux principe de la thermodynamique voulant que "l'Univers est en lutte perpétuelle contre l'irrésistible montée du désordre." Il démontra au contraire que la vie n'est autre que l'histoire d'un ordre de plus en plus élevé et complexe sous-jacent au chaos apparent de la matière. Le chaos étant qu'une instabilité nécessaire et transitoire vers l'ordre confirmant ainsi le théorème de Zermelo soit que tout système comporte des relations de choix qui permettent de bien l'ordonner.

Depuis les énoncés de Prigogine, nous assistons à un "réenchantement" du monde, à une "resacralisation" de la nature marquée par un nouveau discours qui reformule "rationnellement" les anciennes cosmologies qui ont su préserver les liens qui unissent le vivant à l'Univers, la terre au ciel, l'homme au cosmos.

Selon la physique traditionnelle, il existe un processus irréversible dans le cosmos appelé l'entropie qui implique un processus de désordre toujours croissant. L'entropie définie par le degré de désordre s'accroît de façon irréversible. Les travaux de Prigogine sur le chaos démontrèrent que au contraire, l'irréversibilité de l'entropie est possible.



Encore une fois nous devons faire appel à la pensée paradoxale, selon Prigogine "le non-équilibre est la source de l'ordre; le chaos produit de l'ordre."

Ainsi un désordre croissant implique la création d'un nouvel ordre. On pourrait même penser, théologiquement parlant, que Prigogine résout le fameux combat des Fils de la Lumière contre les forces des Ténèbres, si cher à Zarathoustra. Philosophiquement, on peut même avancer que la question du mal comme désordre ne se pose qu'en périodes de chaos comme absence du bien. Nous pensons ici à Sénèque qui écrit dans une de ces Lettres à Lucilius : "Qu'est-ce que le Bien ? La connaissance de la réalité. Qu'est-ce que le Mal, sa méconnaissance". Cette méconnaissance de la réalité peut conduire l'être libre à retourner cette liberté contre lui-même. Or c'est exactement le constat auquel nous sommes confrontés. La capacité de reproduction de l'Humanité comme entité socio-économique axée sur l'innovation-marchandisation-consommation atteint le seuil limite des ressources naturelles disponibles et ainsi met en péril tout le système auto reproductif du vivant élaboré sur terre depuis des millions d'années. À ce titre, nous détruisons à chaque jour des centaines de kilomètres carrés de forêt alors qu'il aura fallu 3 milliards d'années aux végétaux pour coloniser complètement la terre et mettre sur pied cet extraordinaire dispositif évolutif dont nous dépendons.

Tout n'est que perception.

Une particule subatomique n'est pas un corps solide comme un grain de sable. La mécanique quantique considère la particule ou "quantum"

comme une possibilité, "une tendance à l'existence", une quantité d'énergie qui cherche à se manifester, bref une potentialité. La physique classique suppose l'existence d'un monde séparé de nous, un monde externe que l'on peut quantifier, peser, mesurer. La mécanique quantique annule cette séparation, nous intègre dans son univers au point où celui-ci existe parce que nous l'observons et "qu'il n'est pas possible d'observer la réalité sans la changer".

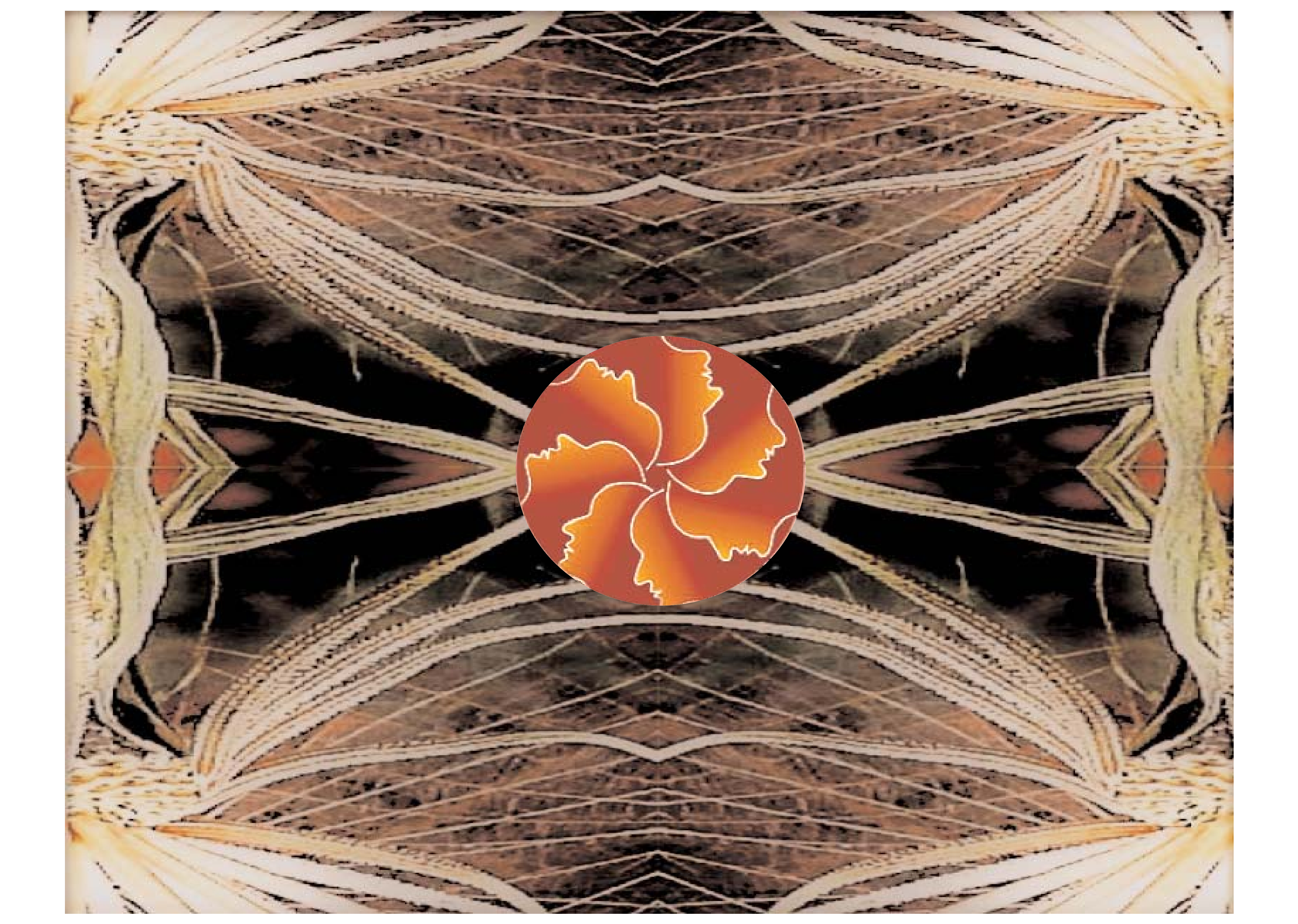
Revenons à l'idée de la lumière à la fois corpusculaire et ondulatoire. Si nous voulons démontrer le caractère ondulatoire du phénomène, nous devons choisir le dispositif expérimental adéquat; ce faisant nous contaminons l'objectivité de l'expérience car nous créons nous-mêmes les propriétés d'un objet parce que nous décidons de les observer et de les mesurer. On ne peut démontrer qu'une propriété à la fois, soit l'ondulation ou le corpusculaire, jamais les deux à la fois. Nous ne pouvons prédire avec certitude les phénomènes quantiques, nous ne pouvons que calculer leur probabilités.

Ainsi le théorème le plus "impénétrable" de la physique quantique est celui de Bell qui rappelons-le, suggère que "les parties distinctes de l'Univers seraient, au niveau le plus profond et le plus fondamental, reliées entre elles de façon à la fois intime et immédiate." Inévitablement surgit la question : comment deux particules séparées par des millions d'années-lumière peuvent-elles communiquer aussi instantanément ? Une telle communication implique que l'information circule à une vitesse plus grande que la lumière. Or, la plus grande partie de la physique postule que "rien dans l'Univers ne peut se déplacer plus vite que la lumière." Comme nous le voyons les implications du théorème de Bell ouvrent la porte à plusieurs interprétations et bien sûr, divisent nombres de physiciens entre eux. Mais la seule conclusion incontournable est que : "si les prédictions statistiques de la théorie quantiques sont correctes (et elles le sont jusqu'à ce jour), alors nos idées conventionnelles sur le monde souffrent de profondes déficiences". Dès lors, le physicien Stapp mettra de l'avant la théorie de la vitesse supraluminique, elle-même confirmée par le postulat de Sarfatti qu'il baptisa "transfert supraluminique de néguentropie" appelé généralement le "saut quantique". Ce qui se passe ici est intimement et immédiatement relié à ce qui se produit ailleurs dans l'Univers et vice versa; il n'existe pas de parties séparées dans l'Univers. "Nous ne pouvons nous extraire de l'image du monde." (Zukav Gary, La danse des éléments, Éditions Laffont, Paris, 1982, p.290-323).

Nous créons à chaque instant le monde dans lequel nous vivons et pouvons donc influer sur notre réalité mais, nous ne pouvons observer objectivement le monde parce nous y participons ce que la sagesse hindoue formula en ces termes Tat tvam asi, "Cela est toi." Mais qui est cela ? Et le physicien Bohm de répondre : cela est "ce qui est", une "totalité sans faille", la supersymétrie de la théorie des cordes. C'est ici que la physique quantique fait un "saut" métaphysique, pour ne pas dire, théologique.

"Le réel est un, mais l'homme instruit l'appelle de différents noms. " (Rig Veda, X; 129, 2).

En 1922, un grand savant et prêtre jésuite tenta d'amener l'Église catholique à se rapprocher des sciences de la nature. Ses écrits jugés trop révolutionnaires, le Vatican lui interdit d'enseigner et de publier dès 1926. Ce brillant paléontologue choisit l'exil en Chine - on lui doit la découverte de l'homme de Pékin (sinanthrope) - et visite ensuite tous les grands sites de fouilles du globe. Très vite, ses carnets de voyage se transforment en essais philosophiques qu'il décide de faire "passer sous le manteau" lors de réunion entre amis ou conférences entre collègues. En 1946, l'intelligentsia américain, favorable à ses pensées avant-gardistes, lui offre de s'installer aux États-Unis.



Pierre Teilhard de Chardin peut alors exprimer plus librement la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité : la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution a seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924, reprenant l'idée émise plusieurs siècles auparavant par Anaxagore revue et corrigée depuis. Dans le Phénomène humain, il conçoit l'humanité comme une étape de l'évolution menant au déploiement de la noosphère.

De Chardin fut probablement le premier théologien à mettre en relation la logique quantique et la spiritualité. "L'Absolu n'est pas seulement dans la perceptions des vérités et des principes : il est surtout dans le courant vital que nous sentons en nous", "rien n'est profane ici-bas. À qui sait voir", tout est être, il n'y a que de l'être partout, hors de la fragmentation des créatures, et de l'opposition de leurs atomes." (Teilhard de Chardin cité in Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967, p.27).

Il est convaincu que le mouvement spirituel de notre époque est caractérisé par l'"apparition" dans la conscience d'un Univers nouveau où Dieu est "aussi vaste et mystérieux que le Cosmos ; aussi immédiat et enveloppant que la Vie ; aussi lié à notre effort que l'humanité. Il faut que l'homme élargisse son cœur à la mesure de l'Univers." (Panthéisme, Action, Oméga, op. cit., p.19)

Le point Oméga est conçu comme le pôle de convergence de l'évolution et se manifestera par l'avènement d'une ère d'harmonisation des consciences fondée sur le principe que "l'Univers est psychiquement convergent" : chaque centre, ou conscience individuelle, est amenée à entrer en collaboration toujours plus étroite avec les sciences avec lesquelles elle communique, celles-ci devenant à terme un tout noosphérique.

Le terme de " point oméga " a été repris par le physicien américain Frank Tipler, apparemment sans allusion au nom de Teilhard de Chardin et de son œuvre; comme s'il y avait eu convergence du concept entre la science et la spiritualité. L'évolution se passe, selon de Chardin, dans la possibilité des consciences de communiquer les unes avec les autres et de créer de facto une sorte de super-être : en se groupant par la communication, les consciences vont faire le même saut qualitatif que les molécules qui en s'assemblant étaient passées brusquement de l'inerte au vivant. Cette communication "supraluminique" entre les êtres reprend exactement le concept émis par le théorème de Bell. Sauf qu'au lieu de communication, de Chardin aimera mieux employer le terme de "communion". Teilhard prédit donc une unification croissante des activités intellectuelles (voire " spirituelles ") de la planète, de même que les activités humaines se sont unifiées dans les cadres des sociétés et des civilisations, ou celle des cellules dans les organismes. Non pas pour quelque raison mystique, mais beaucoup plus simplement parce que les gains d'efficacité y conduisent aussi sûrement que, par exemple, des questions de potentiel "forcent" une réaction chimique à se produire à l'exemple des atomes de deutérium qui ont fusionnés lors du big-bang lorsque la température s'y est prêté. Finalement l'évolution physique qui a débouché sur l'hominisation se double d'après lui d'une évolution spirituelle qu'il nomme humanisation. Se demandant d'où vient ce surcroît de conscience, il l'attribue à la croissance également de la complexité des structures nerveuses en conformité avec la théorie des "points de mémoires", émise par le physicien de Broglie : le cerveau des mammifères est plus complexe que celui des reptiles, celui des humains plus complexe que celui des souris.

Dieu est le présent éternel du mouvement, sans cet acte pur, tout retombe dans le néant. Il n'est pas un Absolu statique, figé mais au contraire dynamique, en devenir.

L'homme "à l'image de Dieu" prend dorénavant un sens quantique, fusion de l'observateur au "participateur." (Wheeler) Quand l'homme observe la nature c'est la nature qui s'observe elle-même. Quand l'homme détruit la nature, il se détruit lui-même.

"L'Univers est une machine à fabriquer des dieux". (Bergson)

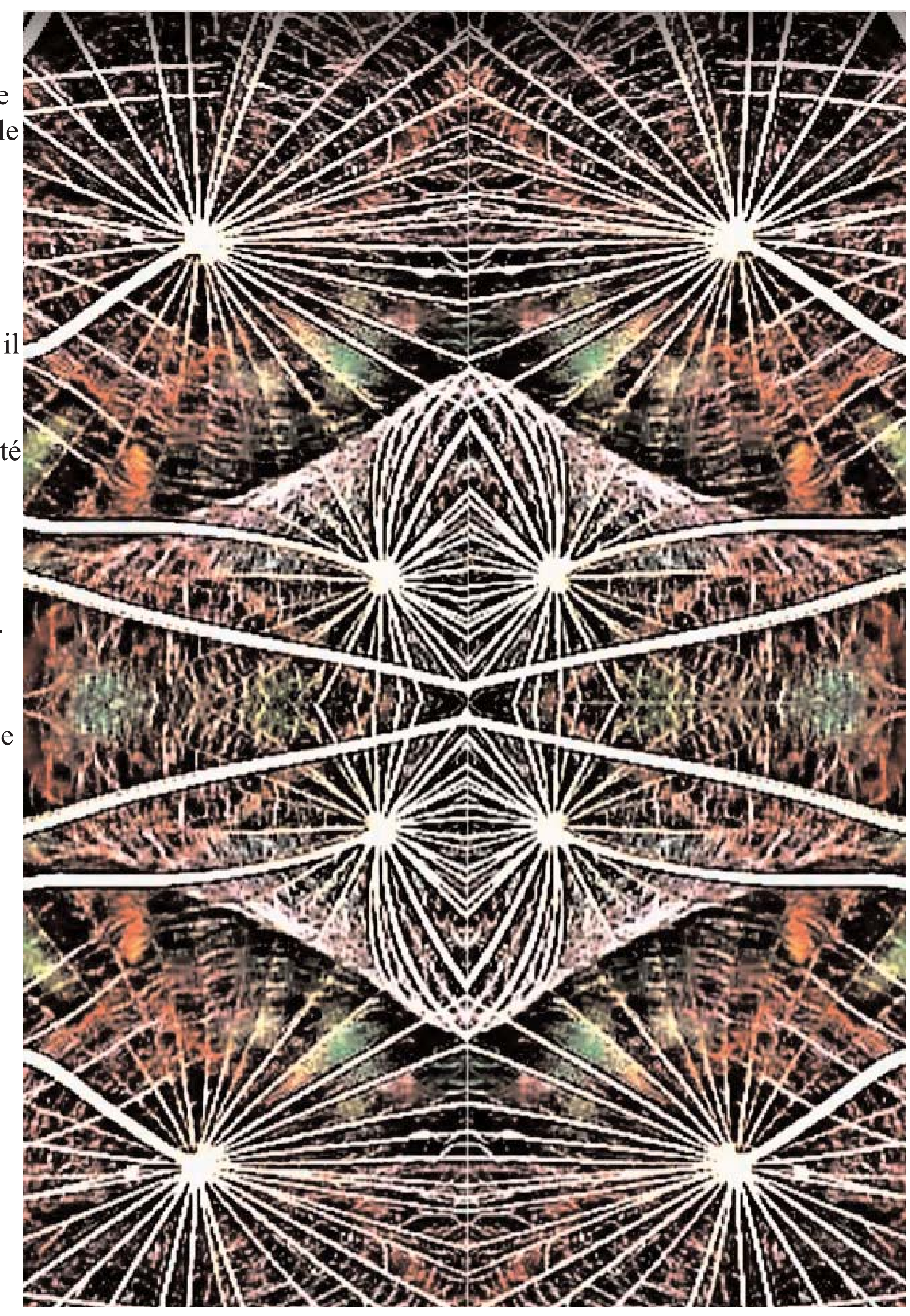
La physique classique de Galilée à Newton nous avait habitué à considérer la réalité placée sous le signe de la confiance envers des lois immuables. Cette période correspond à celle de l'homme conquérant de nouveaux territoires grâce aux découvertes de nouveaux continents, de nouvelles civilisations. La nature subissait le même sort, son "hostilité" devait être dominée, son ordre fragmenté, décortiqué. La scène de l'art a été un terrain d'expérimentation où se sont exprimées toutes les recherches et toutes les revendications : déconstruction des formes par le cubisme, défiguration par l'expressionnisme, subversion des images par le dadaïsme. En ce sens, le cubisme, en fragmentant les corps, les déboîtant en autant de pièces détachables, restaure le concept du corps-machine de Descartes tandis que le néoplasticisme de Mondrian marqua l'apogée de la vision géométrique du monde depuis Pythagore et Galilée pendant que le futurisme italien s'attardera à faire l'apologie du mouvement et de la vitesse de l'objet mécanisé. Un nouveau concept apparaît, décrivant la peinture non plus comme procédé de représentation mais comme méthode de connaissance.

"Le monde visible ne devient le monde réel que par l'opération de la pensée" (Gleizes, Metzinger)

L'histoire humaine est traversée de découverte si fondamentale qu'elle clôt souvent des époques Ainsi la découverte scientifique de Copernic (1543) qui révolutionne le système astronomique en plaçant le soleil au centre de l'Univers marquait " la fin du Moyen Age et le commencement des Temps modernes, parce que, bien plus que la conquête de Constantinople par les Turcs ou la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, elle symbolise la fin d'un monde et le commencement d'un autre. " (Koyré). Dans Structures des révolutions scientifiques, l'historien des sciences Thomas Khun relate qu'en plus du processus normal d'accumulation des connaissances et des découvertes toutes les civilisations furent, à un moment donné, propulsées dans une nouvelle dimension de la réalité qui remettait en question les fondements, les cadres cognitifs et même le contexte idéologique qui permettaient jusque là de rendre intelligible le monde et la société. Ces moments de transformation que Karl Jaspers appellent "époques axiales" sont caractérisées selon Khun par des changements de paradigmes qui constituent l'armature intellectuelle d'un nouveau champ de connaissance. Une autre caractéristique importante est que le changement de paradigme s'effectue, plutôt révolutionne tous les secteurs de l'activité humaine, autant la science, l'art, la politique ou la religion.

Théologiquement et scientifiquement, nous retrouvons devant le même cul-de-sac. La complexité de la réalité ou de Dieu nous conduit au travers d'un réseau inextricable d'interrelations dont le nombre inouïe aboutit à un enchevêtrement tel qu'il en impossible d'en comprendre le sens avec nos connaissances actuelles. Seule la poésie peut rendre tangible le mystère du vivant et nous faire aimer la vie jusqu'à la mort qui, elle seule, nous délivrera de nos exquises illusions. Sans la poésie, l'humanité meurt d'ennui.

Puisque la nature n'est plus pour nous qu'un poème en désordre, il revient au savant d'en rassembler les fragments épars ; au philosophe de les expliquer et au poète d'en reconstituer l'unité première. Ce sentiment de la métaphysique s'appelle la spiritualité et ce sentiment de la spiritualité s'exprime par la poésie. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et autres. Car tous ces langages ont en commun l'intuition poétique de notre essence et de notre devenir. Notre ignorance de la profondeur poétique de l'existence associée à notre mentalité fragmentaire occulte le fait qu'il y a une poésie latente en toute expression du langage. Ainsi la philosophie ancestrale de Abya Yala doit redevenir la voie vers l'évolution créatrice du futur.



$$\Delta \mathbf{E} - \frac{1}{c^2}\frac{\partial^2 \mathbf{E}}{\partial t^2} = 0 \qquad \Delta \mathbf{B} - \frac{1}{c^2}\frac{\partial^2 \mathbf{B}}{\partial t^2} = 0$$